

NAHUEL MORENO

PROBLEMES D'ORGANISATION

En complément :

**THESES SUR LA STRUCTURE, LES METHODES ET L'ACTION
DES PARTIS COMMUNISTES**

III^{ème} Congrès de l'Internationale Communiste
(sélection)



Editions Presse Internationale

Edition française :

Ligue Communiste des Travailleurs

Section belge de la

Ligue Internationale des Travailleurs – Quatrième Internationale

www.litci.org

éd.resp. J.Talpe rue de l'Elan 73 - B1170

Préface

Nahuel Moreno est le principal fondateur et dirigeant de la Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale, décédé en janvier 1987.

La chute de la dictature militaire en Argentine en 1982, par la mobilisation des masses, a ouvert une nouvelle situation politique que Moreno a analysé dans *1982, La révolution commence*. Ce changement a entraîné aussi des conséquences sur la manière d'organiser le parti révolutionnaire. Dans un climat d'agitation intense qui a remplacé après un an ou deux l'euphorie de la « démocratie » du nouveau régime, avec d'importantes grèves, Moreno a étudié d'une façon plus générale les *problèmes d'organisation* qu'un tel changement met à l'ordre du jour.

Le texte qui suit, a été rédigé à partir de l'enregistrement d'un cycle de conférences organisé en juillet 1984 par la Jeunesse du MAS (Mouvement au Socialisme, la section argentine de la LIT-QI) et des corrections apportées par l'auteur.

Le texte de Moreno a été complété par une sélection des *Thèses sur la structure, les méthodes et l'action des partis communistes*, approuvées au III^{ème} Congrès de l'Internationale Communiste (1921).

A part les références des citations, toutes les notes en bas de page sont du traducteur.



Comment nous organiser dans la nouvelle situation révolutionnaire ?

Dans la dernière réunion du Comité National, nous avons fait une analyse de la nouvelle situation politique révolutionnaire qui s'est ouverte dans notre pays à partir de la grande vague de grèves de juin et nous avons voté une série de résolutions pour adapter l'activité et l'organisation du parti à cette nouvelle situation. Il existe le danger que les résolutions adoptées soient interprétées comme un changement formel de la structure organisatrice du parti et non comme ce que cela doit vraiment être : l'adaptation des formes organisatrices du parti à une nouvelle étape, révolutionnaire, d'agitation intense sur le mouvement ouvrier et de masses, qui nous permet d'avancer qualitativement dans notre structuration organique dans leurs centres de travail, d'étude et de logement. Dit d'une autre manière, une nouvelle étape dans laquelle notre objectif est de profiter des conditions objectives favorables et des avances que nous avons obtenu dans le passé récent pour construire ces milliers d'équipes, de cercles ou de groupes du parti dans les entreprises, les facultés, les collèges et les quartiers ouvriers et populaires.

Pour éviter dans la mesure du possible que cette véritable révolution de l'activité du parti est interprétée comme une "révolution" administrative ou bureaucratique de nos actuelles structures organisatrices, nous croyons nécessaire de donner aux résolutions du dernier Comité National un cadre théorique et politique. Tel est l'objectif de ce document.

I THEORIE ET HISTOIRE DE L'ORGANISATION OUVRIERE REVOLUTIONNAIRE

L'importance de l'organisation

En général, le problème de l'organisation paraît quelque chose de secondaire, que nous tendons à mépriser, qui s'efface en présence d'autres questions, que se soit de débats "philosophiques" (la dialectique ou la théorie de l'aliénation) ou des discussions passionnantes sur la situation économique ou politique (Que se passe-t-il avec l'économie impérialiste ? Y a-t-il ou non une situation révolutionnaire en Argentine ou au Brésil ? Faisons nous des listes anti-bureaucratiques "pures" ou une liste pour mettre en échec tel bureaucrate du syndicat ? Etc.). Toutefois, la question organisatrice est le centre, dans une certaine mesure, de l'activité marxiste révolutionnaire. Le programme et la politique répondent à la question : Quelles sont les tâches, objectifs ou mots d'ordre qui mobilisent aujourd'hui les masses vers la révolution socialiste ? La question organisatrice répond aux questions : Quelle organisation se donne aujourd'hui le mouvement de masses pour combattre ? Avec quelle organisation la classe ouvrière prendra-t-elle et exercera-t-elle le pouvoir ? Comment s'organise le parti qui se propose de conduire la lutte, la révolution et le pouvoir ouvrier dans chaque étape de la lutte de classes ?

Jusqu'à un tel point est décisive la question organisatrice que, contre ce que beaucoup croient, il n'y a pas eu deux mais trois grands dirigeants de la révolution russe et du parti bolchevique. Avec Lénine et Trotsky, il y avait le secrétaire général Sverdlov, l'organisateur du parti bolchevique. Iakob Mijailovich Sverdlov n'est mentionné dans aucun traité sur l'économie, la philosophie ou la politique marxiste. Personne ne s'intéresse à un recueil de ses œuvres complètes, s'il existe. Mais il était l'homme le plus aimé, le plus respecté du parti bolchevique. A ce point il était important qu'à sa mort il a été remplacé par quatre des meilleurs dirigeants bolcheviques, et les quatre ont échoué : la tâche était trop grande.

Lénine, qui n'avait pas l'habitude de la démagogie et n'était pas enclin aux éloges, l'a défini, dans le discours prononcé lors de son enterrement, comme *"le dirigeant prolétaire qui a fait le plus pour l'organisation de la classe ouvrière, pour sa victoire"*. Dans un discours à sa mémoire prononcé le 18 mars 1919, il clarifiait le pourquoi de ces mots : *"Pour ceux qui jugent les choses superficiellement... une caractéristique de la révolution apparaît au premier plan, celle qui se manifeste dans le règlement de comptes énergique, ferme et implacable avec les exploitants et les ennemis du peuple travailleur. Il n'y a pas de doute que sans cette caractéristique - sans violence révolutionnaire - le prolétariat n'aurait pas obtenu la victoire, mais il est aussi hors de doute que la violence révolutionnaire est seulement une méthode nécessaire et légitime de la révolution à certains moments de son développement, uniquement quand se présentent les conditions spéciales et déterminées, et qu'une qualité beaucoup plus profonde et permanente de cette révolution, la condition de son triomphe, est qu'elle sera toujours l'organisation des masses prolétaires, l'organisation des travailleurs. Cette organisation de millions de travailleurs, en effet, est la condition plus importante de la révolution, la source la plus profonde de ses victoires..."*¹.

Pour Lénine, l'organisation est une *"qualité beaucoup plus profonde et permanente"* de la révolution que la violence révolutionnaire elle-même. C'est-à-dire, dans un pôle il y a le mouvement, la lutte, ce qui est spontané dans des masses. Dans l'autre il y a l'organisation, qui structure, donne continuité et permanence à ces actions ou mobilisations. Sans de grandes luttes et mobilisations il n'y a pas de révolution, mais sans organisation pas non plus : les luttes se dissolvent, les actions héroïques des masses se perdent...

Tant est ainsi, que le parti ne manie pas exclusivement des mots d'ordre qui appellent à la lutte et le fixent un objectif, mais aussi des mots d'ordre organisateurs. Maintenant, par exemple, nous agissons *l'objectif* de la lutte : les salaires ; nous appelons à *une forme ou une méthode concrète de lutte* : la grève générale ; et nous agissons aussi *comment organiser cette lutte* : assemblées dans les usines, élection de délégués, piquets de grève, etc..

Le problème de l'organisation est très difficile, très complexe, parce qu'il enferme en lui-même une contradiction, qui devient parfois aiguë. Toute organisation ou structure est conservatrice, précisément parce qu'elle tend à éviter que ce qui existe disparaisse, soit détruit. Mais en même temps, la classe ouvrière se donne ou a besoin d'organisations révolutionnaires, pour lutter contre la bourgeoisie et la mettre en échec, c'est-à-dire détruire le système capitaliste.

Les travailleurs argentins, par exemple, ont conquis de grandes et puissantes organisations syndicales, avec lesquelles pendant de longues années ils ont atteint l'objectif de défendre leur niveau de vie, jusqu'à ce que la crise l'ait rendu impossible, dans la dernière décennie seulement. Mais cette organisation a eu et a un poids conservateur énorme dans le prolétariat argentin, qui permet qu'elle soit dirigée par des éléments d'extrême droite, la

¹ Œuvres Complètes, volume 29, souligné N.M.

bureaucratie péroniste, et pour le moment il n'y a pas question d'une direction révolutionnaire dans ces syndicats, moins encore d'un parti ouvrier révolutionnaire.

Précisément par cette contradiction, la question organisatrice est tellement difficile. Si vraiment un parti révolutionnaire va être la direction du mouvement de masses, le problème des problèmes devient alors : quelle relation organique est établie entre le parti et les masses ?

Les soviets sont une forme organisatrice du mouvement de masses. Ils gouvernent, avec une bonne ou une mauvaise politique. La politique est très importante, mais sans soviets on n'aurait pas pu prendre le pouvoir, même avec la meilleure politique qu'auraient pu avoir les bolcheviques. Ils sont l'armée qui mobilise de façon organisée les grandes masses pour prendre le pouvoir et gouverner. A son tour, il y a le parti, qui est l'état major de cette armée, qui a en son sein l'avant-garde la plus combative et consciente. Et ceci pose un second problème : Quelle forme organisatrice doit avoir le parti pour pouvoir diriger et avoir une relation chaque fois plus étroite avec les soviets et avec les masses qui s'y trouvent ?

Le premier problème, celui de l'organisation des masses, est dans une certaine manière plus simple que le deuxième. Le parti ne peut pas inventer ni imposer des formes organisatrices aux masses. Eux-mêmes les créent. Le grand art du parti est de les découvrir quand apparaissent les premiers symptômes et de les agiter pour qu'elles se généralisent. Ou alors, s'ils n'apparaissent pas, conseiller patiemment aux masses l'une ou l'autre forme organisatrice en accord avec la situation et l'expérience historique. Nous avons ainsi pu lancer le mot d'ordre d'organismes de coordination en 1975, sur base de l'expérience historique des organismes inter-usine d'il y a 20 ans. Nous avons pu avancer aujourd'hui le mot d'ordre de milices de la COB et de la Centrale paysanne en Bolivie, et que les deux organisations de masses prennent le pouvoir, sur la base des leçons de la révolution de 1952.

Le problème de l'organisation du parti, par contre, est dans nos mains. Les masses peuvent faire des prodiges d'héroïsme et forger des organisations révolutionnaires magnifiques pour prendre le pouvoir. Mais si nous ne donnons pas dans le blanc avec notre propre forme organisatrice, qui nous permet de construire l'état major de ces luttes et organisations, si nous ne parvenons pas à organiser fermement, structurer avec des liens de fer, notre influence et la sympathie que réveille notre politique et notre programme entre les masses, nous sommes perdus, ainsi que la révolution. Il y a l'exemple de la Bolivie : il y a de la lutte révolutionnaire plus que suffisante ; il y a de l'organisation des masses pour prendre et exercer le pouvoir plus que suffisante ; il y a du programme plus que suffisant... mais il manque le parti comme structure organique avec ses racines fermement implantées au sein des masses révolutionnaires. Voilà le grand problème, de vie ou de mort, qu'il faut résoudre en Bolivie. Et aussi en Argentine, bien que nous partons d'une situation qualitativement supérieure de notre parti et d'un rythme révolutionnaire plus lent de la réalité objective.

Le changement dans les organisations de masses.

Le mouvement ouvrier et de masses change de façon permanente ses formes organisatrices. Il y a des changements qui ont à voir avec de grandes étapes historiques, et expriment des transformations structurelles de la classe ouvrière. Par exemple, les syndicats par office ont reflété un secteur de la classe ouvrière, spécialisée et plus proche par sa vie sociale et productive de l'artisanat que de la classe ouvrière moderne industrielle hautement concentrée. Les syndicats par branche industrielle reflètent cette dernière.

Il y a des changements, d'autre part, qui ont à voir avec la situation concrète de la lutte de classes. S'il y a un recul de la classe ouvrière, celle-ci s'abrite dans des organisations de défense, les syndicats. Dans des situations de défaite extrême, elle peut arriver jusqu'à être organisée dans des mutuelles ou des coopératives. Mais en présence d'une montée révolutionnaire, tôt ou tard apparaissent des formes organisatrices de pouvoir, comme les soviets russes ou les "cordons industriels" chiliens ; ou les syndicats eux-mêmes changent de caractère en se transformant en organismes de pouvoir, comme la COB bolivienne. Parallèlement, la classe organise des milices.

Nous avons aussi vu des révolutions effectuées par le paysannat, comme la chinoise, la vietnamienne et la cubaine, où sont apparues des organisations de masses différentes : les armées de guérilla.

Il en va de même dans une usine. Normalement la classe ouvrière est organisée par le biais de la Commission Interne et le Corps de Délégués. Mais quand il y a une grande répression interne, que ce soit patronale ou de la bureaucratie, dans des occasions elle arrive même à s'organiser par le biais de parties de football. Quand il n'y a pas de lutte, les assemblées se font très rarement, ou n'ont simplement pas lieu. Mais quand il y a lutte, ou qu'on la prépare, l'assemblée se transforme en outil organisateur principal de l'ensemble des travailleurs. Si on va à la grève, il apparaît un comité de grève, qui très souvent est différent de la direction légale et permanente : les délégués reconnus. Apparaissent aussi les piquets de grévistes et, comme actuellement dans notre pays, les "marmites populaires", qui sont une combinaison du piquet de grève avec l'assemblée de base.

On ne saurait même pas essayer d'établir une liste complète de la richesse énorme des formes organisatrices que s'est donnée et se donne le mouvement ouvrier et de masses à travers le temps. Mais il est clair - quoi qu'en dise la bureaucratie de tout type, depuis le syndicat péroniste jusqu'au Parti Communiste - que la classe ouvrière n'est pas

définitivement enfermée dans une forme organisatrice fixe (les syndicats bureaucratiques pour Miguel² ; les "soviets" bureaucratiques pour Andropov³) ; elle change ses formes organisatrices selon que changent les étapes de la lutte de classes et apparaissent de nouveaux besoins.

Le changement dans l'organisation du parti socialiste révolutionnaire

Il y a comme un fétichisme, surtout de la part du stalinisme, que la forme socialiste révolutionnaire d'organisation est une seule, fixe et immuable : l'organisation à travers de petites cellules. Nous, les pauvres trotskistes qui ont survécu isolés pendant des décennies, voyant passer les années pendant que notre organisation restait petite, nous avons été victimes de ce fétichisme. Nous n'avons pas encore terminé de rompre avec lui. Nous continuons à croire que le socialisme révolutionnaire est une forme d'organisation permanente, toujours égale à elle-même.

En réalité, c'est l'opposé. Le parti socialiste révolutionnaire est dur quant au programme et aux principes. Mais pour le marxisme il n'y a rien de rigide ni de définitif, encore moins pour le parti de la révolution permanente. C'est pourquoi le parti est extrêmement flexible au moment de transformer le programme et les principes dans des stratégies, des tactiques, des mots d'ordre et des politiques concrètes pour influencer la situation présente dans la lutte de classes. Chaque fois qu'il y a un changement dans la réalité objective, le parti change ses mots d'ordre, ses politiques, ses tactiques et ses stratégies... et aussi ses formes organisatrices. Voilà la véritable essence de la forme socialiste révolutionnaire d'organisation : le changement, l'adaptation à la réalité de la lutte de classes et aux tâches et aux objectifs que se donne le parti dans chaque étape.

Les changements dans la forme organisatrice du parti sont déterminés par la combinaison de deux facteurs fondamentaux : la situation de la lutte de classes et la situation ou le degré de développement du parti lui-même.

Il est évident que la structure organisatrice du parti ne peut pas être égale dans une étape de triomphe de la contre-révolution, sous un régime fasciste ou semi-fasciste, que dans une étape révolutionnaire. Dans le premier cas, elle serait tout à fait clandestine, de petites cellules d'une étroite avant-garde, où ne pourraient participer que des *militants* prouvés préalablement et fermement gagnés par le parti ; dans l'autre cas, elle serait ouverte, légale, avec de nombreuses réunions si nécessaire, où prendraient part des camarades récemment approchés au parti et qui complèteraient leur processus de captage dans la structure organique du parti.

Au-delà de ces exemples en grandes lignes, dans une même étape la structure du parti devra s'adapter à d'autres processus de type objectif, social. Ce ne sera pas la même manière organisatrice si des secteurs du mouvement de masses vont rapidement vers la gauche, que si, comme il arrive souvent dans la première étape de la révolution, cela ne se produit pas et les masses souffrent massivement l'ivresse "démocratique" et affluent envers les partis réformistes. Dans le premier cas, le parti devra adopter une manière organisatrice adéquate pour organiser autour de lui ces secteurs de masses ; dans le deuxième, et en dépit de la situation révolutionnaire, il devra maintenir la structure de ce qu'on appelle un "parti d'avant-garde", c'est-à-dire de militants qui, dans une mesure plus ou moins grande, ont déjà définis qu'ils consacreront une importante partie de leur vie au militantisme révolutionnaire.

En résumé, la structure du parti devra s'adapter aux caractéristiques nationales, et plus spécifiquement à celles des classes exploitées. Elle ne sera évidemment pas la même pour intervenir dans le processus révolutionnaire au Nicaragua, qu'en Argentine. Au Nicaragua il n'y avait pratiquement pas de syndicats sous Somoza. Les syndicats sont massivement apparus après sa chute. La lutte révolutionnaire a été développée à travers une combinaison de guerre entre armées, et d'insurrections urbaines organisées géographiquement, par quartier. Evidemment, le socialisme révolutionnaire devait adapter son organisation à ces caractéristiques nationales. Voilà pourquoi les Brigades Simón Bolívar ; et s'il y aurait eu un parti au Nicaragua, il aurait dû avoir été organisé autour des quartiers populaires.

En Argentine, c'est totalement différent. L'organisation de masses classique sont les syndicats, depuis presque un siècle. A l'intérieur des syndicats, l'organisme fondamental pendant les dernières 40 années est la Commission Interne et le Corps de Délégués. Le parti est organisé en fonction de cela : des groupes par entreprise pour lutter pour la direction de ces organismes de masses.

Finalement, dans des circonstances pour nous exceptionnelles, comme la participation dans les processus électoraux bourgeois, le parti doit parfois adopter une forme organisatrice de type géographique par quartier, au point de reléguer même à un second plan, à certaines occasions, l'insertion *structurelle* classique de ses organismes (par entreprise ou lieu d'étude, en plus et en priorité par rapport à celle dans les quartiers).

Toutefois, la question organisatrice devient qualitativement plus complexe parce qu'entre en considération aussi le second facteur : le parti lui-même. En effet, en nous fixant une tâche ou un objectif pour une étape, non seulement nous répondons à la question "Que se passe-t-il dans la lutte de classes ?" mais aussi à la question "De

² Lorenzo Miguel, le dirigeant du syndicat des métallos (Union Obrera Metalúrgica) à l'époque, considéré comme le prototype de la bureaucratie depuis longue date.

³ Président de l'URSS à l'époque

quel parti, de quelles ressources humaines (direction, cadres moyens et militants) disposons nous pour intervenir en elle ?"

Très schématiquement, nous pouvons indiquer trois stades dans le développement d'un parti : *le premier noyau fondateur, souvent de quelques individus ; le parti de propagande qui a déjà derrière lui son étape d'accumulation de cadres et en a quelques centaines ; le parti avec influence de masses*. Une situation révolutionnaire développée, dans laquelle des secteurs de masses rompent vers la gauche avec les appareils réformistes et bureaucratiques, nous pose déjà, objectivement, la *possibilité* de conquérir l'influence de masses, c'est-à-dire d'attirer vers la politique du parti des secteurs de base du mouvement de masses. Mais évidemment, notre structure organisatrice ne sera pas la même si le parti est de quelques individus, que s'il a déjà gagné une certaine influence de masses. Dans ce dernier cas, c'est une *obligation* du parti de frapper fort et de structurer ses organismes dans *tous* les secteurs du mouvement de masses (bien qu'en donnant la priorité à celui qui se profile comme avant-garde de la révolution, par exemple, la classe ouvrière industrielle en Argentine, les miniers et les ouvriers des usines en Bolivie, etc.). Si, par contre, nous sommes quelques camarades, la tentative de nous structurer dans tous les secteurs est mortelle, détruit le parti. Au contraire, il s'agit de consacrer tous les camarades à un seul secteur, pour ne pas disperser les forces, et de construire le parti, ses organisations et son influence de masses dans ce secteur. Il ne s'agit pas, dans une situation comme la décrite, si nous sommes un petit parti, de nous auto-définir comme "groupe de propagande" et ne pas intervenir pleinement dans la lutte révolutionnaire. Il s'agit de réaliser la même tâche qu'un grand parti réaliserait sur tout le mouvement de masses, mais sur un secteur de celui-ci, le secteur le plus favorable pour un développement rapide, organique et de l'influence politique du parti. Bien que la tâche soit la même, la forme organisatrice est totalement différente. Mais si nous agissons correctement dans la tâche politique et non dans la forme organisatrice, nous courons le danger de disparaître.

A un autre niveau, la forme organisatrice du parti dépend de quelque chose tellement simple comme l'existence ou non de cadres capables de construire et de diriger les organismes. Cela a été un problème grave pour nous, qui nous a demandé des années et des années pour le résoudre. Nous avons essayé tout genre de formes organisatrices - par syndicat, par usine, par quartier... - et après six mois ou une année cela tombait en panne. La clé de la réponse nous est venue par un camarade français de base, sans un grand niveau théorique, mais qui reflétait probablement l'influence de la tradition qu'avait laissé Trotsky quand il a vécu en France. Ce camarade nous a demandé combien de cadres capables de diriger un organisme nous avons, et nous a conseillé que nous ne fassions aucun organisme - que ce soit une cellule, une fraction syndicale, un groupe de quartier, ou de théâtre ou quoi que ce soit - si nous n'avions pas un cadre capable de le diriger. Un organisme cloche s'il n'a pas une direction, aussi parfait qu'il puisse apparaître dans les papiers. Le problème des cadres existants est donc un problème décisif - dans n'importe quelle étape de la lutte de classes que nous traversons - pour définir la forme organisatrice du parti.

Nous avons décidé, par exemple, d'organiser le parti pendant la campagne électorale autour des 600 locaux que nous allions ouvrir dans les quartiers ouvriers périphériques. Nous avons pu le projeter parce que nous disposions d'une quantité semblable ou plus grande de cadres moyens, capables d'ouvrir et de diriger les locaux. Si le parti avait dû faire face à la campagne électorale avec seulement 50 cadres, nous aurions dû penser à une autre forme organisatrice. Probablement, se concentrer dans quelques communes, avec de grands locaux centraux, ou une autre variante.

Marx

En étudiant en profondeur les leçons de la lutte de classes de son époque, de la Commune de Paris, Marx a défini fondamentalement quelles étaient les tâches révolutionnaires du prolétariat sur le terrain politique, comme l'instauration "de la dictature du prolétariat". Cela signifiait détruire l'état de la bourgeoisie et instaurer un gouvernement ouvrier : *"...ne pas faire passer d'une main à une autre la machine bureaucratique... mais la démolir, voilà exactement la condition préalable à toute véritable révolution... En cela consiste, précisément, la tentative de nos héroïques camarades de Paris"*⁴.

*"...la Commune était, essentiellement, un gouvernement de la classe ouvrière, un fruit de la lutte de la classe productrice contre la classe appropriatrice..."*⁵. Pour faire un gouvernement de la classe ouvrière, un parti politique de la classe ouvrière était nécessaire. A cette époque, la classe ouvrière européenne ne votait pas, ou si elle le faisait, elle votait pour les partis de la bourgeoisie libérale (un phénomène semblable à celui de la classe ouvrière argentine par rapport au péronisme). Dans le but de réaliser la tâche politique fondamentale de libérer le prolétariat de la bourgeoisie, Marx, avec Engels, a soutenu la conception organisatrice du parti unique de la classe ouvrière (quelque chose semblable, aussi, au mot d'ordre que nous avons souvent soulevée dans notre pays, de "Parti des Travailleurs", ou labour party). C'était une conception correcte pour la tâche donnée, principalement

⁴ Lettre de Marx à Kugelmann, citée par Lénine dans l'Etat et la Révolution, Idem, volume 25, pp. 408-409

⁵ Marx, la guerre civile en France, Idem, Pág. 424

quand n'était pas encore apparue dans toute sa splendeur l'aristocratie ouvrière ni les grandes bureaucraties du mouvement ouvrier consolidées dans des appareils solides.

Toutefois, au fur et à mesure que passait le XIX^{ième} siècle et l'humanité entrait dans le XX^{ième} siècle, cette conception s'est transformée en quelque chose de très dangereux, erroné et qui a finalement eu des conséquences funestes. Ce qui n'a d'ailleurs que démontré deux lois fondamentales. La première, la générale, est que la réalité est plus riche que toute construction théorique, puisque c'est la réalité même de la lutte de classes qui a laissé comme dépassée cette conception de Marx (avec quelques autres, comme celle du libre-échange, le début inévitable de la révolution socialiste par les pays les plus avancés, et d'autres). La seconde loi est qu'une conception rigide et statique de la question organisatrice est si peu scientifique et peut être si réactionnaire qu'une conception rigide et statique de tout phénomène humain et social, depuis les sciences jusqu'aux tactiques d'un parti révolutionnaire.

La social-démocratie

Les grands partis socialistes européens se sont fondés suivant la conception de Marx ; ils ont joué pendant toute une époque un rôle très progressif, pour autant qu'ils ont obtenu l'indépendance politique du prolétariat, en l'arrachant d'une situation où ils étaient à la merci de la politique de la bourgeoisie libérale. (Encore de nos jours on observe les conséquences de cette étape progressive des grands partis socialistes. L'offensive économique de l'impérialisme mondial a obtenu de produire de grands reculs dans les salaires des travailleurs du monde semi-colonial, ainsi qu'aux Etats-Unis et au Japon. En Europe, par contre, le recul est beaucoup plus petit, parce que la classe ouvrière offre une résistance acharnée, dont les meilleurs exemples ont été les grèves énormes des mineurs en Angleterre et des métallos en Allemagne Occidentale. Cela ne s'explique que parce que le prolétariat européen conserve de cette étape un niveau de conscience et d'organisation comme classe qualitativement supérieur à d'autres prolétariats aussi puissants ou plus puissants, comme le prolétariat yankee ou le japonais).

Entre-temps, ces grands partis socialistes ont souffert, comme il ne pouvait être autrement, l'influence des nouveaux processus sociaux. Avec l'apparition de l'impérialisme on a développé au maximum dans les pays européens l'aristocratie ouvrière : un secteur de la classe ouvrière privilégié, avec un niveau de vie supérieur à celui de ses frères de classe du même pays et ceux du reste du monde. Cette aristocratie ouvrière jouissait de ces privilèges en mangeant les miettes que lui laissait la bourgeoisie impérialiste à partir de l'exploitation des autres travailleurs et surtout des colonies. A cela il faut ajouter le fait que les couches supérieures des partis socialistes - qui avaient conquis la légalité et intervenaient de façon permanente et systématiquement dans les processus électoraux et parlementaires - ont commencé à être assimilées à l'appareil étatique bourgeois. Ce processus a été possible parce que le système capitaliste mondial, quand il était encore progressif et développait les forces productives, et même dans la première phase de sa décadence, comme système impérialiste, pouvait accorder de grandes concessions, des réformes politiques et économiques à la classe ouvrière métropolitaine. Ce prolétariat des pays impérialistes - et jusqu'à un certain point de tout le monde - vivait une époque réformiste, non révolutionnaire.

Ainsi, la social-démocratie s'organisait essentiellement pour obtenir des réformes et prendre part aux élections, non pour faire la révolution à la bourgeoisie. Dans leurs locaux, les travailleurs se réunissaient pour écouter les orateurs, mais personne n'était obligé de vendre des journaux ni de faire quoi que ce soit. Le parti voulait seulement gagner des votes. Il n'y avait pas de discipline. Les social-démocrates n'étaient pas intéressés d'agir quotidiennement dans la structure, dans les profondeurs de la classe ouvrière, dans les usines et les ateliers, pour organiser là, dans la lutte quotidienne, les travailleurs et le parti lui-même. Il était commun que, lors d'une grève, les socialistes votaient divisés, un secteur à faveur et un autre contre... et les deux continuaient dans le parti.

Ainsi, les grands partis socialistes ont été des appareils électoraux énormes, étrangers aux luttes concrètes et quotidiennes et à l'organisation de la classe ouvrière pour ces luttes, avec la seule exception du labour britannique et, dans une certaine mesure, de la social-démocratie belge et allemande. La masse des travailleurs socialistes avaient un rôle passif. Les seuls qui travaillaient de façon permanente étaient ceux qui faisaient partie de l'appareil du parti, qui était contrôlé par les avocats, les députés ou les candidats, les professionnels, les journalistes, qui n'étaient soumis à aucun contrôle par le parti dans son ensemble.

Le parti bolchevique

Contre les prévisions de Marx, la première révolution socialiste n'a pas triomphé dans les pays impérialistes les plus développés, mais dans le plus arriéré entre eux, la Russie Tsariste, avec sa population en très grande majorité paysanne, qui n'avait jamais connu la démocratie bourgeoise, mais qui avait aussi le prolétariat le plus concentré du monde. La nécessité de construire le parti pour la révolution dans ces conditions objectives, où la norme était la clandestinité la plus absolue, où il n'y avait pas de syndicats légaux et encore moins d'élections périodiques, explique le surgissement d'un nouveau type de parti : le bolchevique. Ce sera une forme d'organisation nouvelle, révolutionnaire, que nous pouvons décrire par quelques caractéristiques fondamentales :

1. Elle avait une structure que Lénine appelait "conspiratrice" c'est-à-dire centralisée et disciplinée, apte pour agir dans toute situation de la lutte de classes, pour passer rapidement de la légalité à la clandestinité et vice versa, adéquate pour centraliser organiquement toutes les forces du mouvement de masses pour la prise du pouvoir par une voie insurrectionnelle.
2. Elle n'acceptait pas dans son sein tous les courants et programmes par le seul fait de revendiquer le socialisme. Au contraire, il établissait une ligne de division tranchante entre les révolutionnaires et les réformistes. Le parti était des révolutionnaires et les réformistes n'avaient qu'à construire un autre parti.
3. L'activité centrale du parti n'était pas l'activité électorale, mais la lutte de classes. C'est le parti du travail quotidien, qui intervient dans les luttes de tous les jours de la classe ouvrière et les masses exploitées, qui les accompagne et essaye de les organiser et qui organise le parti lui-même dans la classe et ses luttes. Il est dans les luttes de la classe, dans toutes : aussi bien dans les grandes comme dans les petites. Il essaye toujours d'être en première ligne de ces luttes, de les diriger et les organiser ou, au moins, d'intervenir dans ces luttes spontanées que fait la classe.

Cela se voit donc qu'il s'agit d'une forme organisatrice diamétralement opposée à celle de la social-démocratie.

La fin du parti unique de la classe ouvrière

La conception organisatrice de Marx et Engels sur le parti unique de la classe ouvrière était dépassée par l'expérience de la révolution russe et le parti bolchevique. Le processus historique lui-même du XX^{ième} siècle a démontré que la division entre socialistes révolutionnaires et réformistes était absolument correcte, c'est-à-dire, en Russie, la division entre bolcheviques et mencheviks, la division en deux partis non seulement différents mais ennemis. A partir de l'année 1917, cette division est devenue mondiale : dans tous les pays il y avait des partis socialistes et communistes qui s'affrontaient, organisés dans des Internationales différentes, la II^{ième} et la III^{ième}. La réalité s'était montrée supérieure à la conception de Marx.

Toutefois, et nous indiquons ceci pour démontrer l'erreur terrible que signifie être attachée à des conceptions rigides dans n'importe quel domaine, la grande révolutionnaire allemande Rosa Luxemburg n'acceptait pas la division des partis socialistes, ni que les révolutionnaires devaient avoir leur propre organisation. Cela lui a coûté très cher, à elle et à sa tendance, qui ont dû faire face à une situation révolutionnaire sans un parti adéquat, et ont été annihilés par la répression de la bourgeoisie, exécutés par le gouvernement du socialisme réformiste. Plus cher encore est le prix payé par la classe ouvrière mondiale, qui a vu fracasser la révolution allemande par le manque d'un tel parti qui la dirige, ce qui a retardé par des décennies - infestées de guerres avec des millions de morts et de terribles situations d'exploitation et de misère - le développement et le triomphe de la révolution mondiale.

Sur base de l'expérience bolchevique, nous avons pu comme marxistes révolutionnaires développer la théorie qui explique pourquoi le parti ouvrier unique ne peut exister dans cette étape. Chaque classe a plusieurs partis. Traditionnellement la bourgeoisie en avait, en représentation de ses différents secteurs : industriels, agricoles ou financiers, monopolistiques ou non monopolistiques, etc. Actuellement, dans la mesure où les grands monopoles impérialistes terminent d'occuper complètement la structure économique mondiale, il y a une tendance à l'unité, qui est exprimée dans le bipartisme. Seulement deux grands partis tendent à occuper la scène de la politique sous le système impérialiste-capitaliste. Un, de type social-démocrate, pour entraîner les votes ouvriers ; un autre, de centre droite, pour faire la même chose avec la classe moyenne. En Europe et dans quelques pays du monde semi-colonial, comme le Chili, les votes ouvriers sont conquis par des partis ouvriers réformistes. Dans beaucoup d'autres pays, ils sont conquis par des partis directement bourgeois, comme le péronisme ici, Action Démocratique au Venezuela, ou le Parti Démocrate lui-même aux Etats-Unis.

La classe ouvrière est plus homogène que la bourgeoisie ; elle est la plus homogène de la société. Mais en dépit de cela elle n'a pas la garantie d'homogénéité politique suffisante pour avoir un seul parti. Comme dans toutes les classes, il y a différents segments. Il y a l'aristocratie, les travailleurs moyens et les ouvriers surexploités presque marginaux. Il y a des secteurs avec travail temporaire et d'autres qui travaillent de façon permanente. Il y a des travailleurs de l'industrie lourde, de l'industrie légère, des services et il y a aussi le prolétariat agricole. Tout ceci donne la raison du surgissement de différents partis.

On a aussi, reflétant cette hétérogénéité structurelle quoique que non de façon mécanique, différents degrés de développement de la conscience dans la classe ouvrière. Comme a dit Trotsky dans une de ses analyses brillantes : il y a des secteurs de la classe ouvrière qui regardent en arrière et d'autres qui regardent en avant (et nous ajoutons, d'autres qui ne regardent d'aucun côté).

Ne peuvent évidemment pas être dans le même parti, d'une part les travailleurs avec des espoirs petit-bourgeois, qui croient encore qu'ils peuvent progresser individuellement dans le cadre du système capitaliste, et qui vont atterrir dans tel ou tel parti bourgeois ou tel ou tel parti labour réformiste, et d'autre part les travailleurs qui veulent le socialisme mais qui ne voient pas encore que pour l'obtenir il faut faire une révolution, et qui vont qui vont atterrir dans tel ou tel parti de type social-démocrate, et d'autre part encore les travailleurs qui déjà sont révolutionnaires et entreront au parti marxiste révolutionnaire.

De quelle façon qu'on veuille le regarder, il n'y a aucune raison scientifique qui explique ou justifie qu'il doit y avoir seulement un parti pour la classe ouvrière.

Le stalinisme

La vieille classe ouvrière russe - qui a construit les soviets, qui s'est rangée derrière la direction du parti bolchevique et qui a fait la révolution - a disparu, comme produit de la guerre civile, où elle a eu des milliers de morts, et de la faim, qui a provoqué son retour à la campagne. Cette disparition physique d'environ 90% de cette classe ouvrière est l'explication profonde du triomphe du stalinisme en Russie. Staline s'est imposé sur une nouvelle classe ouvrière, récemment venue de la campagne, sans expérience ni tradition.

Les bolcheviques avaient mis en œuvre différentes formes pour essayer d'organiser de façon révolutionnaire cette nouvelle classe ouvrière ; par exemple, l'organisation des travailleurs sans parti, des organismes pour la lutte contre la faim, etc. Mais en général ils n'ont pas eu de bons résultats. La conséquence de cette défaillance organisatrice - qui était une défaillance sociale, puisque la classe ouvrière avait été effacée du processus historique russe - a été le stalinisme.

Le stalinisme a apporté en Russie une nouvelle forme d'organisation et d'attachement avec le mouvement ouvrier, de type inorganique, résolument bureaucraté et dont l'objectif central était précisément l'opposé à celui de l'organisation des soviets révolutionnaires et de l'ancien parti bolchevique. Alors que ceux-ci étaient des organisations pour développer, étendre, généraliser et concentrer les luttes spontanées des travailleurs dans une seule et grande révolution, les "soviets" et le "parti bolchevique" du stalinisme étaient des organisations pour empêcher toute lutte, pour détruire toute spontanéité des masses, pour éviter toute organisation de la classe ouvrière.

Toutefois, hors de la Russie le stalinisme a continué à utiliser un élément, seulement un, de l'héritage léniniste : être présent là où se trouvent les travailleurs, avoir ses cellules et ses militants dans les usines, organiser là où se trouve la classe ouvrière, tourner autour des problèmes quotidiens et non de la question électorale, se mettre à la tête des petites luttes. Mais la canaille bureaucratique utilise tout ceci au service de sa politique de collaboration de classes, traître, contre-révolutionnaire. Le parti stalinien est dans les petites luttes pour mieux empêcher qu'exploient les grandes luttes, c'est-à-dire les révolutions. Et s'ils explosent, pour pouvoir les mener à la défaite. Et s'ils triomphent, transformer les nouveaux états ouvriers en des outils de la contre-révolution.

De cette façon, le stalinisme a couvert le flanc négligé par la social-démocratie. Voilà pourquoi, dans les pays où la social-démocratie joue exceptionnellement ce rôle, comme l'Angleterre ou l'Allemagne, le stalinisme est très faible. Mais où il y a une social-démocratie "classique", comme en France, en Espagne, au Portugal, majoritaire dans les élections, le stalinisme est une puissance dans le mouvement syndical. Les social-démocrates trahissent les travailleurs sur le terrain de la politique électorale, les staliniens sur le terrain de la lutte quotidienne. C'est une véritable division du travail. Et il existe un parti communiste stalinien, l'italien, qui accomplit les deux fonctions en même temps.

Le stalinisme a survécu pour beaucoup de causes, mais une cause très importante, et qui souligne le poids décisif de la question organisatrice, une cause qui a empêché qu'il ne s'est pas encore effondré de manière totale en dépit de sa crise mondiale énorme, est celle que nous venons de mentionner. Dans beaucoup d'occasions, le Parti Communiste a fait des trahisons incroyables, et la classe n'a toutefois pas rompu avec lui. Le travailleur espagnol, par exemple, a vu les communistes à son côté en luttant avec lui et en construisant son outil syndical suprême : les Commissions Ouvrières. En passant, le PC l'appelle à approuver la monarchie, ou l'Accord de la Moncloa. En dépit de la tradition républicaine des travailleurs espagnols et les conséquences funestes de l'application de l'Accord de la Moncloa pour son niveau de vie, le PC espagnol, même divisé et fragmenté, et énormément diminué dans sa force électorale, est encore la direction de Commissions Ouvrières ; et les Commissions Ouvrières sont encore une puissance à côté de l'UGT languissante des social-démocrates. Il va de soi que la social-démocratie complète l'autre bras de la pince contre-révolutionnaire, attirant électoralement la classe ouvrière.

II. REVOLUTIONNER L'ORGANISATION DU PARTI

La question des formes organisatrices devient un problème prioritaire en ce moment parce qu'il y a eu un changement dans la situation objective. Nous sommes passés d'une étape à une autre : de la situation de transition qui s'est produite après le triomphe d'Alfonsín⁶ à une nouvelle situation révolutionnaire.

Après le triomphe d'Alfonsín, qui a réveillé un grand enthousiasme, il y a eu un recul des secteurs d'avant-garde, qui l'ont senti comme un coup dur : les masses étaient allées en partie vers le Parti Radical ; la classe ouvrière était restée en majorité péroniste ; aucun parti de gauche, ni même les plus tièdes n'avaient été sauvés de l'ouragan de la polarisation. Avec le résultat électoral s'ouvrait une étape que nous appelons "de transition", indéfinie entre un cours vers l'approfondissement du processus révolutionnaire ou, au contraire, vers une stabilisation du régime et du gouvernement.

Cette étape est passée. Les cartes commencent à être distribuées de nouveau comme elles avaient été distribuées avant le 10 octobre. Les symptômes de crise dans le régime deviennent plus graves. La montée ouvrière envoie des millions de travailleurs à la grève et dans les rues. Bien que la majorité du mouvement ouvrier soit encore péroniste, ce processus se manifeste dans le sens que les secteurs d'avant-garde reprennent le cours qu'ils menaient avant les élections : les partis de gauche, y compris le nôtre, sont fortifiés ; des milliers de sympathisants qu'ils se sont éloignés à cause de la défaite électorale de la gauche, retournent. Alfonsín a été une digue qui a freiné un temps cette dynamique semi-naturelle, mais n'a pas pu en finir avec elle. Une situation fleurissante comme celle qui précédait les élections se répète, mais à un niveau beaucoup plus élevé. Parce que l'année précédente le processus est passé par les élections bourgeoises ; et il est aujourd'hui plus profond : il passe par les luttes quotidiennes de la classe ouvrière, qui mettent objectivement en question le système capitaliste. Et, dans ces luttes, en les préparant, en les accompagnant ou en fructifiant avec elles, apparaît la nouvelle direction du mouvement ouvrier.

Contrairement à l'étape précédente dans laquelle nous combattons dans le terrain de l'ennemi, les élections bourgeoises, dans celle-ci nous combattons dans notre terrain, la lutte de classes.

Dans cette nouvelle situation révolutionnaire, le parti devra révolutionner son organisation, selon les lignes générales énoncées par Lénine lors de la révolution russe de 1905 :

"Pour la social-démocratie, une époque révolutionnaire est ce que pour une armée est le temps de guerre. Nous devons amplifier les cadres de notre armée, les sortir du régime de paix et les mettre en pied de guerre, mobiliser les réservistes, rappeler sous les armes ceux qui se trouvent de licence, former de nouveaux corps auxiliaires, unités et services. Il ne faut pas oublier que dans la guerre il est nécessaire et inévitable de renforcer les contingents avec des recrues peu instruits, de remplacer sur la marche les officiers par des soldats du rang, d'accélérer et de simplifier la promotion de soldats à officier.

"En parlant sans métaphore : nous devons augmenter considérablement les effectifs de toutes les organisations du parti et de toutes les organisations proches du parti, pour pouvoir aller dans une certaine mesure au rythme du torrent d'énergie révolutionnaire du peuple, qui a multiplié sa vigueur par cent (...).

"En temps de guerre les recrues doivent obtenir leur instruction directement des opérations militaires. Utilisez donc avec une plus grande audace les nouvelles méthodes d'enseignement, camarades ! Formez avec une plus grande énergie de nouveaux groupes de lutte, envoyez-les au combat, recrutez davantage de jeunes travailleurs, amplifiez les cadres habituels de toutes les organisations du parti, depuis les comités jusqu'aux groupes d'usine, unions syndicales et cercles d'étudiants ! (...) Offrez un plus grand domaine d'action aux diverses activités des différents groupes et cercles, et soyez sûrs que, même en se passant de nos conseils et indépendamment d'eux, ils seront acheminés vers le camps correcte à cause des exigences inexorables de la marche des événements révolutionnaires ! (...)

"Nous devons recruter avec une plus grande audace, rapidité et ampleur de critère à de jeunes combattants pour toutes nos organisations. Dans ce but, il est nécessaire de créer, sans perdre une minute, des centaines de nouvelles organisations (...).

"Si nous ne savons pas montrer de l'audace et de l'esprit d'initiative dans la création de nouvelles organisations, nous devons renoncer aux prétentions vaines d'être l'avant-garde. Si nous nous arrêtons, impotents, dans les limites du déjà obtenu, dans les formes et les marques des comités, groupes, cercles et réunions, nous ne ferons pas autre chose que démontrer notre incapacité".⁷

⁶ Raúl Alfonsín, le dirigeant du Parti Radical qui a gagné le 10 octobre 1983 les premières élections après la chute de la dictature militaire. Le bipartisme mentionné plus haut par Moreno était représenté en Argentine par le péronisme (classe ouvrière) et le radicalisme (classe moyenne).

⁷ Nouvelles tâches et nouvelles forces.

Une nouvelle direction du mouvement ouvrier apparaît

Nous ne voulons pas nous arrêter dans l'analyse de la nouvelle situation révolutionnaire ; le parti l'a déjà fait dans plusieurs occasions. Nous voulons seulement indiquer que dans cette nouvelle situation il y a trois phénomènes d'importance fondamentale :

1. Il y a une puissante vague de grèves, par usines et par syndicats, de caractère salarial. Ces grèves mettent à l'ordre du jour la possibilité de la grève générale, qui a seulement été frustrée jusqu'à présent par la trahison de la bureaucratie et ses accords avec le gouvernement.
2. Partout apparaissent de nouvelles Commissions Internes et Corps de Délégués, avec de nouveaux dirigeants de la classe et qui ne naissent pas contrôlés par la bureaucratie. Il apparaît une nouvelle direction du mouvement ouvrier qui, inexorablement, remplacera la vieille bureaucratie, déjà mortellement blessée (ce qui ne veut pas dire qu'elle sera socialiste révolutionnaire).
3. Nous sommes au milieu du processus des élections syndicales, qui donnent une grande occasion pour le groupement de la nouvelle avant-garde syndicale de lutter pour la direction des syndicats.

De ces trois processus, le moins important, celui qui va contre le développement naturel de la nouvelle direction est celui des élections syndicales, en date fixe imposée par le gouvernement. Le manque de maturation de la nouvelle avant-garde empêchera, pour le moment, que la bureaucratie soit vaincue dans les élections, principalement après son accord avec Alfonsín. Nous devons utiliser les élections comme un outil pour grouper et unifier la nouvelle avant-garde et surtout, pour accompagner politiquement cette expérience, en gagnant des secteurs pour le parti.

Par contre, le processus le plus important est celui des organismes de base du mouvement ouvrier : les Commissions Internes et les Corps de Délégués. Là en effet est totale la rénovation de la direction. Et ce sont, traditionnellement, les organismes par excellence de notre classe ouvrière, la véritable direction quotidienne de leurs luttes. Toute Commission Interne, tout délégué gagné politiquement ou influencé par le parti est un saut en avant dans notre objectif stratégique : doter notre mouvement ouvrier d'une direction révolutionnaire.

Cette révolution qu'on voit dans le mouvement ouvrier est celle que nous avons attendue pendant des décennies. Nous pouvons dire que la révolution démocratique qu'a vécue le pays lors des Malouines⁸ est en train de triompher, a déjà presque triomphé, quoique non dans la superstructure des syndicats et de la CGT (Confédération Générale des Travailleurs), mais dans la structure profonde du mouvement syndical, les Commissions Internes et les Corps de Délégués. Le mouvement ouvrier a conquis sa légalité interne. L'époque de la bureaucratie et ses durs, avec ses listes uniques, sa dictature ferrée dans l'organisation ouvrière, se termine, même si cette bureaucratie donne encore ses derniers coups de poing. Intervenir pleinement dans cette rénovation de la direction de base de notre classe est la tâche fondamentale de notre parti.

Reconquérir notre espace politique

La relance de la situation révolutionnaire nous offre d'immenses avantages. Le premier est que, dans cette situation, les masses peuvent rapidement faire l'expérience avec leurs partis traditionnels. Ceux-ci sont démasqués jour après jour comme ennemis des travailleurs. Ce processus peut être plus ou moins lent, vu le retard politique énorme de notre classe ouvrière. Mais il a déjà lieu symptomatiquement, et tôt ou tard il sera massif.

Un avantage additionnel, qui concerne la décadence de la bourgeoisie argentine et ses représentants politiques, est la stupidité colossale de ces derniers. Rarement nous pouvons profiter d'un gouvernement qui creuse sa tombe chaque minute, qui met en scène des farces qui ne trompent ni un gamin, comme par exemple tout le cirque monté par Grinspun autour de la dette externe, où il n'obtient autre chose que d'être ridiculisé.

Il n'est pas non plus fréquent d'avoir une "opposition" tellement en crise et aussi brute que le péronisme. Le seul fait que Herminio Iglesias⁹ puisse disputer la direction au sommet du Parti Justicialiste (le parti péroniste) nous exempte de plus de commentaires.

Au milieu de ce panorama, notre parti est exceptionnellement bien situé. La grande réussite de la campagne électorale, de placer la dette externe comme le problème central, nous rend maintenant la monnaie multipliée par mil, quand la réalité elle-même a mis le problème de la dette au premier plan. Les mêmes sympathisants du parti qui se sont retirés, convaincus qu'Alfonsín nous avait enlevé tout futur, retournent et nous disent : "A quel point vous aviez raison !" Et ceux qui n'étaient pas d'accord avec nous commencent à être d'accord, ou du moins, s'ils ne sont pas encore d'accord qu'il ne faut pas payer la dette, ils reconnaissent que nous avons eu raison en indiquant que c'était un problème décisif.

Aujourd'hui, armés avec ce capital et les nouveaux mots d'ordre pour cette étape : salaires, grève générale, nouvelle direction pour le mouvement ouvrier, dénonciation permanente d'Alfonsín comme ennemi des travailleurs

⁸ La guerre contre l'Angleterre pour récupérer les îles Malouines, qui a terminé en défaite pour l'Argentine et a ensuite sonné le glas de la dictature militaire, vaincue par les mobilisations de masses.

⁹ Un dirigeant péroniste connu pour ses liens avec les milieux maffieux.

et agent du FMI, nous sommes dans des conditions d'effectuer une offensive politique très puissante. Avec elle, nous pouvons rapidement reconquérir l'espace politique que nous avons gagné et gagner plus encore. Gagner à nouveau les rues avec une agitation systématique de ces mots d'ordre, en tirant profit à fond de tout fait nouveau - comme maintenant le plébiscite pour le Beagle - avec une politique concrète, voilà une tâche très importante.

Ceci ne nie pas le fait que les masses ne viennent pas encore vers la gauche, vers nous. Le procès fondamental, que le parti ne peut pas perdre sous peine de reculer et de faire reculer le processus révolutionnaire lui-même, est celui de la construction de la nouvelle direction politique et syndicale du mouvement ouvrier. Cette construction passe, sur le plan syndical, par les nouveaux délégués d'entreprise, et sur le plan politique, par la fortification de notre parti.

Le reste de la "gauche" court avec handicap

Le processus de l'avant-garde politique s'exprime dans la croissance de toute la gauche. Le PC l'a démontré, ainsi que le PI¹⁰ et, dans une certaine mesure, la vieille gauche péroniste, dans ses colonnes lors de la dernière marche contre le FMI. Le vieux classisme d'autre part, ne présente pas pour le moment la même dynamique, puisque il a été durement mis en déroute avec l'échec de ENTRA et d'autres groupes. Mais il peut s'incorporer à la dynamique, comme courant politique s'il parvient à le structurer.

Toutefois, une chose est qu'ils se fortifient comme partis et une autre très différente qu'ils y arrivent comme faisant partie de la nouvelle direction du mouvement ouvrier qui, insistons, est le terrain où se donne la lutte de loin la plus importante.

Il y a deux raisons pour lesquelles cette dernière variante leur est difficile. Une raison, sur le terrain directement syndical, est qu'aucun de ces courants "de gauche" se trouve fermement identifié avec la classe ouvrière dans les luttes que celle-ci entreprend contre la patronale et la bureaucratie. Parfois ils se sont mis même directement en contre, en accusant certaines luttes comme "déstabilisatrices" et en soutenant la bureaucratie, comme fait le PC chez les métallos, où il s'unit avec Miguel¹¹.

La seconde raison, la décisive, est politique. Ces courants ne s'affrontent pas carrément à l'alfonsinismo ni au système économico-social capitaliste. Au contraire, tous ont finalement signé l'accord avec le gouvernement. Ceci les met à contre-courant du processus objectif du mouvement de masses et de son avant-garde, qui va à une confrontation croissante contre le gouvernement, le régime et le système capitaliste semi-colonial. Pour beaucoup de camarades, le caractère salarial des luttes actuelles dissimule son contenu profond, qui est anticapitaliste parce que ces luttes frappent le système dans son point névralgique - la survaleur, le profit des bourgeois et de l'impérialisme - et n'ont pas de solution dans ce système. Nous soutenons que là se trouve, justement, l'essence de la lutte actuelle de la classe ouvrière, et que, pour cette raison profonde, les courants de "gauche" sont divorcé quotidiennement de ces luttes et de la nouvelle direction qui apparaît.

C'est pourquoi, même si ces courants croissent comme partis politiques, ils n'expriment pas cette croissance directement dans la dispute pour la direction politique de la nouvelle avant-garde ouvrière. Ils peuvent avoir des délégués d'usine et gagner davantage de délégués. Mais ils ne sont pas obsédés, comme nous, pour en obtenir. Ce n'est pas le centre de leur activité politique.

Dans ce cadre, le PC est, de loin, notre adversaire le plus dangereux. Il a une méthode semblable à la nôtre : ses militants vont aux usines, y construisent des groupes de leur parti et gagnent de nouveaux activistes. Mais, comme nous l'avons indiqué déjà, leur position politique et syndicale les sépare et oppose au processus objectif de la nouvelle direction. Et à cela il faut ajouter qu'une direction comme celle de Nadra, de Fava et compagnie, qui a été tellement traître au point de soutenir ouvertement à Videla¹² et voter pour Iglesias, préparera sûrement une autre catastrophe semblable à court terme.

Le PI, outre également l'ineptie remarquable de sa direction, ne va tout simplement pas aux usines comme parti pour gagner les nouveaux activistes. Le cas nous a fait rire de militants honnêtes du PI qui nous demandent de les enseigner comment on fait cette chose tellement mystérieuse. La structure populiste du PI fait qu'il n'est pas un concurrent sérieux dans la lutte politique pour gagner la nouvelle direction syndicale.

La vieille gauche péroniste fait partie de la crise d'ensemble du péronisme. Ce qu'elle peut faire est à peu près rien, si nous la comparons avec l'insertion extraordinaire qu'ont obtenu les Montoneros et la JTP (jeunesse des travailleurs péronistes) dans l'étape précédente, de 1969 à 1975. Les secteurs Intransigeance et Mobilisation Péroniste, totalement dégénérés, vont aux élections avec les pires bureaucrates. D'autres, par contre, se transforment en agents du gouvernement, en pactisant et en allant à la traîne des radicaux. D'autres, finalement, nous ouvrent de grandes possibilités de travailler avec eux, ce que nous faisons dans beaucoup d'endroits. Mais il

¹⁰ Partido Intransigente, un parti, surtout de classe moyenne, qui se veut de gauche et affiche une certaine opposition à l'establishment.

¹¹ Lorenzo Miguel, le dirigeant du syndicat des métallos (Union Obrera Metalúrgica) à l'époque, considéré comme le prototype de la bureaucratie depuis longue date.

¹² Le général Videla, de la première junte après le coup d'état qui a instauré la dictature militaire.

s'agit d'une phase de leur processus de rupture vers la gauche avec le péronisme, non de renforcement de ce qui a été "la Jeunesse Péroniste glorieuse".

Le vieux classisme de Piccinini, finalement, travaille lui aussi, en fin de compte, comme agent d'un gouvernement chaque jour plus séparé des espoirs de la classe ouvrière. Il obtiendra, probablement, une certaine influence parmi les travailleurs privilégiés, de col blanc. Mais nous voyons très difficile qu'il perce profondément dans la grande majorité de la classe, soumise à une exploitation féroce et à une misère croissante.

En conclusion : nous avons des concurrents dans la lutte pour gagner politiquement la nouvelle avant-garde ouvrière. Mais aucun d'entre eux est un concurrent qui peut nous mettre en échec, bien que nous ne sous-estimons pas l'ennemi terrible qu'est le stalinisme. Il dépend de nous, d'empêcher que ces partis ou courants dressent une nouvelle digue entre l'avant-garde ouvrière et la révolution socialiste.

Le parti devant une occasion historique

Notre parti se trouve donc devant une de ces occasions historiques qui ne se présentent que très rarement. Nous pouvons gagner un secteur de la nouvelle direction des luttes industrielles et syndicales du mouvement ouvrier. Par cette voie, nous construisons la nouvelle direction politique, dont dépend le triomphe de la révolution socialiste en Argentine.

C'est le quatrième processus de ce type qui a lieu dans notre pays depuis qu'existe notre courant. Le premier, que nous pouvons situer autour de 1944, a été la liquidation de la vieille direction stalinienne et socialiste réformiste et l'apparition d'une nouvelle direction ouvrière qui a fondé les nouveaux syndicats péronistes. Cette nouvelle direction c'est cristallisée politiquement dans le parti labour, un parti de classe qui votait pour Perón mais qui se maintenait indépendant de lui. Et il a extirpé radicalement le stalinisme de la direction du prolétariat, en utilisant les trahisons systématiques que la direction du PC commettait contre la classe ouvrière, étant attachée à la diplomatie du Kremlin et, par cette voie, à l'impérialisme américain, anglais et de tout le bloc des alliés.

Le parti labour, qui a été celui qui a donné le triomphe à Perón dans les élections en capitalisant le vote ouvrier, a été ensuite liquidé par Perón même, qui a forcé sa dissolution dans son parti bourgeois, et a envoyé à la prison pour des années son dirigeant le plus important, Cipriano Reyes, en même temps qu'il bureaucratise la direction syndicale, en transformant ses dirigeants en fonctionnaires du Ministère du Travail.

Nous étions un petit groupe, non un grand parti, et nous n'avons pas pu éviter le processus péroniste, soutenu par une conjoncture économique exceptionnelle qui a permis au prolétariat de conquérir des concessions énormes de la bourgeoisie par la voie réformiste, sans mettre en cause le cadre du système capitaliste. Mais nous sommes intervenus avec toute audace. Nous sommes arrivés à être la direction de l'usine frigorifique la plus importante du pays, l'Anglo-Ciabasa - qui était aussi l'entreprise la plus grande - et à avoir un grand poids dans tout le syndicat. La marée vers le péronisme nous a passé par dessus la tête, mais il avait déjà été démontré ce que peut faire et une politique et une organisation trotskiste quand elle rejoint des processus sociaux favorables et sait en profiter.

Le second processus a été la liquidation de la vieille bureaucratie péroniste d'Espejo¹³ et compagnie. Il s'est développé entre 1952 et 1959, à cheval d'abord sur le mécontentement croissant avec la politique anti-ouvrière de Perón pendant les dernières années de son gouvernement, et ensuite, sur la résistance héroïque au coup d'état gorille¹⁴. Cette nouvelle direction a aussi cristallisé dans une expression politique, presque un parti : les 62 Organisations¹⁵.

Cela a été l'époque de notre entrisme au péronisme, une politique qui n'a jamais été comprise dans le mouvement trotskiste international. Nous avons toujours distingué dans le péronisme deux segments. Un segment, que nous considérons totalement putréfié, exécrable depuis sa naissance, est le Parti Péroniste - sans parler de la "branche féminine" ! Nous les considérons toujours comme des sous-produits réactionnaires, des phénomènes de cinquième ordre. L'autre segment, celui qui nous a toujours intéressé, était le mouvement syndical. Nous y avons fait de l'entrisme, et nous en sommes fiers.

Aujourd'hui, les 62 Organisations ne sont rien. Mais à cette époque s'y retrouvaient tous les groupements de base péronistes, des milliers d'activistes extraordinairement combattifs, la crème du mouvement ouvrier, qui ont combattu depuis 1956 contre les gorilles et ont récupéré les syndicats. Palabra Obrera¹⁶, ensemble avec les

¹³ Un bureaucrate qui en août 1952 avait été sifflé par les supporters des deux camps lors d'un match de football dans le stade de Boca Juniors au moment qu'on déployait le drapeau du Parti Justicialiste (péroniste). La bureaucratie de la CGT a par la suite organisé un chahut 'officiel' contre Espejo le 17 octobre et mis fin à sa carrière de cette façon. - Voir Ernesto González, *El trotskismo obrero e internacionalista en la Argentina* - éd. Antídoto - Buenos Aires, p. I-207

¹⁴ Le coup d'état militaire promu par l'impérialisme et l'église, qui a renversé le gouvernement de Perón en septembre 1955. L'adjectif 'gorila' était utilisé par des millions de travailleurs pour désigner les militaires.

¹⁵ Voir Ernesto González, *El trotskismo obrero e internacionalista en la Argentina* - éd. Antídoto - Buenos Aires, p. II-141

¹⁶ Le nom du *parti* (et de son journal) à l'époque.

péronistes de base dans le Mouvement de Groupements Ouvriers¹⁷, a fondé beaucoup de ces groupements et a récupéré de l'Intervention Militaire plusieurs syndicats des plus importants. Ensuite, tout ce mouvement a été organisé par les 62 Organisations, et à l'intérieur de celles-ci nous avons été une puissance.

Nous étions toujours un groupe d'un peu plus de 100 camarades, plongés dans la masse ouvrière qui était dans son écrasante majorité péroniste. Toutefois, nous avons fait des merveilles. Nous étions les plus forts dans l'UOM¹⁸ d'Avellaneda, de Matanza et de Bahia Blanca et seconds dans la Capitale Fédérale et d'autres sections. La grande grève métallurgique de 1956 a été dirigée par nous. La défaite de cette grève a empêché que nous devenions un parti ouvrier de masses, mais nous avons quand même maintenu une influence de masses sur le terrain syndical. A ce point s'était développée notre influence que notre centaine de militants est arrivé à vendre 10.000 journaux hebdomadaires.

Encore une fois, le péronisme, à travers la nouvelle bureaucratie des Vandor, Framini et compagnie nous a fermé le chemin.

Il y a un troisième processus, avorté, de changement de direction qui a eu lieu entre 1969 et 1975, à partir du Cordobazo¹⁹. Cela commence avec le Sitrac-Sitram et continue avec Tosco, Piccinini et les organismes de coordination du Rodrigazo de 1975. A cette date, nous calculons qu'autour de 25 pour cent de la classe ouvrière avait déjà une nouvelle direction, opposée à la bureaucratie.

Cette nouvelle direction a aussi eu un signe politique clair : elle favorisait la guérilla. Nous avons joué aussi un rôle important dans sa construction, par exemple dans les organismes de coordination de la zone nord de la Banlieue de Buenos Aires. Mais, comme nous verrons plus loin, nous n'avons pas profité au maximum de cette occasion.

La nouvelle direction a avorté de la manière la plus malheureuse. Son orientation qui privilégiait la guérilla, élitiste, a fini par l'isoler de la base. Le coup d'état de 1976 l'a physiquement exterminée ou l'a forcée à l'exil. Toutefois, dans un autre sens, le génocide n'est pas parvenu à couper le processus : la bureaucratie syndicale péroniste n'a pas cessé sa décomposition et la haine des bases n'a pas cessé d'augmenter.

Sur ce terrain fertile a explosé l'étape révolutionnaire que nous vivons, en ouvrant totalement ce quatrième changement dans la direction ouvrière. Mais cette fois l'occasion est qualitativement supérieure, une de celles qui se présentent seulement chaque 30, 40 ou 50 années, par une combinaison de circonstances :

1. Elle a lieu dans une étape révolutionnaire, non réformiste comme les précédentes. La décadence du pays est telle qu'elle transforme les luttes économiques de la classe en des luttes anticapitalistes. La montée révolutionnaire ouverte avec les Malouines a repris et a approfondi son cours après l'interrègne d'une demi année seulement après le triomphe d'Alfonsín.
2. La vieille bureaucratie est déjà un cadavre malodorant, sans aucune possibilité de se reconstituer comme elle était dans des époques précédentes.
3. Le péronisme vit une crise apparemment sans issue.
4. Nos concurrents "à gauche", comme nous avons déjà vu, ont les mains liés par leur propre politique de soutien au gouvernement et au régime et/ou de branche honteuse d'un péronisme réactionnaire en décomposition.
5. Pour la première fois nous faisons face à cette situation avec un parti fort, étendu au niveau national, avec des centaines sinon des milliers de cadres anciens et nouveaux, et avec une longue tradition et une expérience jalonnée par les noms glorieux du Grupo Obrero Marxista, Palabra Obrera et Partido Socialista de los Trabajadores.

Nous sommes sur un croisé de chemins

La situation de la lutte de classes et de celle du parti lui-même nous placent sur un croisé de chemins. Il y a une loi de fer pour les socialistes révolutionnaires : si nous ne sommes pas une secte, toute grande occasion dont on ne profite pas équivaut à un recul et une crise. Tout projet évolutif, de développement progressif, est une erreur. Si nous continuons avec le rythme et avec la forme organisatrice que nous avons, nous n'irons pas "lentement mais sûrement" en avant, nous irons rapidement et sûrement en arrière. Et, ce qui est plus grave, nous n'allons pas répondre à un problème de vie ou de mort pour la révolution en Argentine : ou notre parti se transforme en parti de

¹⁷ "Le MAO - Movimiento de Agrupaciones Obreras - a commencé à être un accord révolutionnaire entre deux courants : les militants trotskistes et les activistes proches de nous qui sont apparus lors de la lutte contre la dictature et les élections syndicales contre les gorilles." d'un Rapport au Comité Central du parti de may 1958, cité par Ernesto González, El trotskismo obrero e internacionalista en la Argentina - éd. Antídoto - Buenos Aires, p. II- 163

¹⁸ Unión Obrera Metalúrgica - les métallos

¹⁹ Un soulèvement avec des allures insurrectionnelles dans le centre industriel important de la province de Cordoba, contemporain du "Mai 1968" en France. Sitrac et Sitram étaient des usines au centre de ce mouvement et Tosco et Piccinini en était les dirigeants. Le Rodrigazo est un soulèvement contre des mesures décrétées par le ministre d'économie Rodrigo, du gouvernement d'Isabel Perón qui a précédé la dictature militaire mise en place en 1976.

masses ou on va perdre encore une fois cette grande occasion historique révolutionnaire, qui est la plus grande qu'a jamais vécue notre pays. Si nous ne répondons pas en construisant ici et maintenant le grand parti de la révolution, fermement ancré, soudé avec le mouvement de masses et l'avant-garde ouvrière, l'alternative est un nouveau coup d'état et un nouveau génocide, bien pire que la dictature que nous venons de vaincre.

Nous avons donc besoin d'une révolution urgente du parti. Non dans notre politique, qui c'est avérée correcte, mais dans notre activité et organisation. Depuis que s'est ouverte l'étape révolutionnaire, nous sommes passés par deux étapes dans l'activité et l'organisation du parti : celle de la légalité avec les élections, et celle "de transition". Nous devons maintenant entrer à fond dans une troisième étape, celle de la nouvelle situation révolutionnaire.

Nous avons fait face à l'étape électorale avec un parti qui - dans la clandestinité, pour les raisons qu'on veuille, justifiées ou non - était organisé essentiellement dans le centre des grandes villes. Et, dans les grandes villes, Buenos Aires, puisque dans les autres, comme Cordoba et Rosario, nous avons été très persécutés. On a construit un parti presque de Buenos Aires et, comme c'était l'époque de l'argent doux, centrée dans des syndicats comme ceux du secteur bancaire, où il était plus facile d'obtenir du travail parce que c'était la branche qui était la plus développée.

Quand nous nous sommes rendus compte que la dictature avait vécu, que venait une étape d'amples libertés démocratiques et que les élections étaient inévitables, nous avons adopté une résolution organisatrice importante, audacieuse, pour adapter le parti à la nouvelle situation. Sans cette résolution, l'analyse ne nous aurait servi de rien. La résolution était : sortir des trois locaux très petits, tout à fait clandestins, dont disposait le parti, et ouvrir 200 ou 300 locaux dans les quartiers les plus ouvriers, périphériques. Ces locaux sont devenus la forme organisatrice centrale du parti, et nous ont donné un résultat extraordinaire.

Quand nous sommes entrés tout droit dans la campagne électorale, nous nous sommes donnés la tâche d'ouvrir 200 ou 300 locaux en plus, de toute façon. Le saut a été immense. Nous nous sommes développés tant, le parti est devenu tellement fort, que les locaux ont été ouverts sans que nous payions aucun loyer : les travailleurs les prêtaient, on faisait des collectes dans les quartiers, etc. L'aboutissement de ce saut a été l'acte du Luna Park. Nous sommes parvenus à vendre 60.000 journaux. Nous ne savons pas si nous arrivons à avoir 10, 15, 20 ou 22 mille militants.

Pour nous donner cette forme organisatrice, nous avons tenu compte de la réalité du pays et du mouvement ouvrier, et la situation du parti. Nous avons pu ouvrir les locaux parce que dans le mouvement ouvrier il y avait un début de rupture d'un parti avec le péronisme, qui nous donnait la matière première pour le faire. Et aussi parce que le parti disposait des cadres nécessaires. Rappelons que, sur la fin de la campagne d'ouverture de locaux, pratiquement chacun d'eux était dirigé par un seul camarade : le cadre ou, pour commencer à nous familiariser avec la terminologie léniniste, le "chef" du local.

Nous entrons ainsi dans la seconde étape, celle de la "transition" provoquée par les élections. On dirait qu'un ou deux mois avant les élections, notre recul avait déjà commencé. Au fur et à mesure que le péronisme et Alfonsín se consolidaient, apparaissaient d'importants symptômes de qu'aucun fragment de la masse ne venait vers nous, et de que ceux qui étaient venus commençaient à nous abandonner. Il y a eu de grands doutes dans le parti. Presque tous les cadres pensaient que nous ne perdions pas. Quelques militants indiquaient qu'aux réunions des locaux venaient chaque fois moins de camarades. Mais ces hypothèses, c'étaient des hypothèses, n'étaient pas suffisantes pour décider un nouveau changement organisateur. Il fallait prendre en considération qu'il est très dangereux de changer les formes organisatrices d'un jour à l'autre, sans précision suffisante dans les caractérisations, de façon irresponsable, quand nous étions encore submergés dans la campagne électorale. Imaginons ce qui se serait passé dans le parti si nous nous avions lancées à fermer des locaux avant les élections.

La défaite électorale a mis en évidence avec clarté les deux phénomènes que nous n'avions pas clairement détectés dans les semaines précédentes : nous n'avions pas obtenu de retenir autour du parti à un secteur de masses et, comme reflet de cela, nous perdions des centaines, des milliers de militants. Nous pouvons discuter si nous avons perdu quelques milliers ou plus de 10.000. Mais ce qui est certain, c'est que les locaux se sont vidés à une vitesse supersonique.

Par ce double phénomène, objectif et subjectif, nous avons changé notre forme organisatrice à partir du 30 octobre. Dans la totalité du mouvement de masses régnait l'ivresse "démocratique", les espoirs dans le nouveau régime et dans le gouvernement. Et nous avons été réduits à une quantité de militants organisés qui, dans la meilleure des hypothèses, était de quelques milliers. Nous avons analysé que nous étions resté (ou avons retourné) à la catégorie de "parti d'avant-garde". Nous nous sommes donnés une forme organisatrice de recul. Nous sommes allés à de grands locaux. Nous avons rassemblé les camarades pour mieux supporter l'ouragan. Nous nous sommes donnés comme tâche fondamentale la consolidation du parti à travers la politisation.

Nous entrons maintenant dans une troisième étape. Nous croyons que l'ouragan est passée. Il y a un mécontentement contre le gouvernement, qui s'est révélé faible et avec de sérieux symptômes de crise. Les grèves explosent. Une nouvelle direction ouvrière fait son apparition au niveau d'établissement ou de section. On dirait que les secteurs que nous avons influencé pendant la campagne électorale retournent vers nous. Il est probable que de nouveaux secteurs - encore minoritaires - du mouvement ouvrier et des masses apparaissent, qui rompent avec

un péronisme qui approfondit sa crise, ou qui commencent rapidement à revenir de leur court printemps alfonsiniste. **Ce qui est nouveau : nous commençons à gagner pour le parti le meilleur de la classe ouvrière.** Et nous sortons de notre recul avec environ 1 500 cadres.

Nous ne pouvons pas continuer à être enfermés dans les locaux. Nous devons sortir à nouveau à toute allure pour répéter, à un niveau bien supérieur, l'expérience redoutable qu'a été celle d'ouvrir les locaux, de faire l'acte du Luna Park et de vendre les 60 000 journaux. Nous devons répéter, de façon corrigée et augmentée, cette étape que nous revendiquons comme la plus brillante et colossale de l'histoire de notre parti, où nous avons été à des millimètres de nous transformer en un parti avec influence de masses.

Il est très commun que les grands mouvements condamnés à mort fassent leur dernière démonstration de force avant de disparaître du processus historique. Et il est très probable que l'élection récente ait été le dernier ou avant-dernier échantillon du péronisme et du radicalisme comme mouvements de masses.

C'est une occasion comme nous n'avons pas eu d'autre. Nous sommes dans l'étape dans laquelle nous pouvons et devons multiplier la vente du journal dans de nouvelles entreprises, quartiers, collèges et facultés. **Comme l'ombre au corps, doivent suivre derrière le journal les organismes du parti dans ces lieux où nous le plaçons.** Avant, c'étaient les journaux et les locaux de quartier. Maintenant nous avons devant nous les journaux et la construction des groupes du parti et de la jeunesse dans des milliers d'usines, de bureaux, de collèges, d'universités et de quartiers ouvriers et populaires.

Les groupes du parti

Nous faisons donc face à une tâche semblable, dans un certain sens, à l'ouverture des locaux. Quand nous les avons ouverts, nous l'avons fait par une analyse socio-culturelle profonde de la classe ouvrière. De nos jours, en comptant les heures supplémentaires, les voyages, etc., presque tous les travailleurs sont hors de leur maison non moins de 12 heures. Les longs voyages, les journées prolongées, les travaux brutaux les détruisent. Nous ne serions pas marxistes si nous aurions ignoré cette réalité, en ouvrant de grands locaux dans les centres des localités et en appelant aux travailleurs de s'y rendre. Nous avons fait l'opposé : aller où étaient les travailleurs, où ils vivaient, où le samedi après-midi ou le dimanche ils pouvaient parler avec nous sans que cela signifie un sacrifice additionnel. La circonstance que l'activité centrale était électorale a été la seconde raison de poids pour que nous adoptions la forme organisatrice des locaux.

Nous devons maintenant faire la même chose. Aller nous-mêmes là où se trouvent les travailleurs. Il ne s'agit pas maintenant d'ouvrir des locaux dans les quartiers, bien que nous allons sûrement aussi le faire. Il s'agit d'organiser les travailleurs fondamentalement là où ils luttent et où apparaît la nouvelle direction : dans les entreprises. Notre grand axe est d'organiser des groupes du parti dans les entreprises. Nous devons adapter notre organisation à notre classe : où ils travaillent, où ils vivent, où il s'avère confortable à eux. C'est aussi là où cela doit s'avérer plus confortable à nous. Ainsi cela devient beaucoup plus facile pour nous de discipliner les camarades pour l'activité pour le parti.

Avant que nous avons résolu cette orientation dans la direction, il y avait quelques camarades qui avaient commencé à la discuter et à l'essayer. A Somisa de San Nicolás, par exemple, le parti avait 80 ou 100 travailleurs très fermes, qui cotisaient fort, qui faisaient les tâches que nous leur propositions et dont certains étaient délégués. Mais ils venaient de moins en moins à la réunion dans le local. Le secret était qu'ils travaillaient jusqu'à 16 heures par jour et sortaient épuisés du travail.

Combien de militants avions nous à Somisa ? Il y avait deux critères : si nous les organisions dans l'usine ils étaient plusieurs dizaines. Si nous le faisons dans la réunion du local, ils étaient 6 ou 7.

Précisément à l'époque où les camarades discutaient de cela, nous avons lu à propos de la situation du prolétariat nord-américain. Nous avons trouvé des déclarations d'un délégué syndical de l'usine de General Motors à Lordstown, qui nous avaient paru intéressantes et révélatrices :

"Il n'y a pas vraiment une journée de 8 heures. Il y a des journées de 16, 12 heures, six jours par semaine. Il n'est pas possible d'avoir une vie sociale. La seule vie sociale que nous pouvons avoir est dans l'usine."²⁰

Il s'agissait d'un phénomène mondial : l'augmentation brutale de l'exploitation capitaliste. Nous avons compris ce qui se passait avec nos 80 ou 100 camarades de Somisa : ils ne venaient pas au local parce qu'ils étaient détruits et abruti par le travail et n'avaient ni le temps ni l'envie pour venir. Nous nous sommes immédiatement mis d'accord : il fallait faire les réunions **dans l'usine**, même pas à la sortie.

C'est le critère que nous devons adopter pour construire les groupes du parti : le faire où les camarades veulent, dans l'usine, au moment du repos ou dans les bains, dans un café à la sortie, dans le quartier... Si dans une usine les camarades se réunissent tous les jours 15 ou 20 minutes, dans la semaine nous avons une réunion très bonne de deux heures et demie à trois heures.

²⁰ New York Times, 19 septembre 1983.

Là on discutera les problèmes de l'établissement et du syndicat, ainsi que **tous les problèmes** de la lutte de classes et de la politique nationale et internationale.

Et quelle unité extraordinaire va avoir ce groupe du parti, puisque ses membres travaillent ensemble tous les jours ! Quelle plus grande possibilité de lutter contre la bourgeoisie, là, de façon concrète, dans telle section ou telle usine ? Seulement ainsi le parti commencera à être vraiment l'organisateur collectif, politique et syndical, de l'avant-garde ouvrière.

Si nous construisons ces groupes nous fabriquons une véritable organisation humaine. Ceci signifie que tout ne sera pas égal, mais au contraire très divers. Aucun groupe ne se ressemblera à un autre, comme dans une école, où aucun degré n'est égal à un autre, aucun élève n'est égal à un autre. Il y a de mauvais et de bons des élèves. Il y a aussi les médiocres. Il y a des divisions bonnes et mauvaises. D'aucuns ont un grand rendement et causent peu de problèmes. D'autres ont un rendement faible et causent beaucoup de problèmes. Il y en a d'autres qui ont un grand rendement et causent aussi beaucoup de problèmes. Et il y a les médiocres, avec peu de rendement et peu de problèmes. Nous aurons de bons groupes, de médiocres et de mauvais. Certains vont être bons d'entrée et ensuite vont se décomposer. D'autres vont être la lanterne rouge et nous vont ensuite donner une surprise. Si tous les groupes vendent la même moyenne de journaux, cotisent la même quantité d'argent, ont la même insertion ou influence syndicale, etc., il y a quelque chose qui cloche. Tous sont égaux. Si au contraire, il y a des différences profondes, nous avons un parti vif, qui commence à être de masses et qui reflète le processus changeant et divers de notre classe.

La seule chose que nous devons demander aux nouveaux groupes est qu'ils travaillent pour le parti, même si ce n'est qu'un peu tous les jours. De là apparaît notre définition de ce qu'est en cette étape le militant du parti, très semblable à celle que faisait la III Internationale :

"En général, tout militant du Parti doit être intégré à un petit groupe de travail en vue du travail politique quotidien (...) C'est par le travail quotidien commun dans les organisations du Parti que se resserrent les liens entre les différents groupements et entre les différents membres. (...) Pour être membre du Parti ..., il faut d'une façon générale, ...accomplir aussi les formalités de l'inscription tout d'abord éventuellement comme candidat, ensuite comme membre. Il faut payer régulièrement les cotisations établies, l'abonnement au journal du Parti, etc. Mais le plus important, c'est la participation de chaque membre au travail politique quotidien".²¹

Le journal

Le grand outil pour la construction du parti et des nouveaux groupes est le journal. De là que nous avons commencé notre "sortie vers le dehors" en nous proposant un saut dans la distribution du journal.

Il n'y a aucune possibilité de construire des organismes du parti sur une autre base que *l'unité politique* de ceux qui en font partie autour de la politique du parti. Nous ne pouvons pas réunir pour réunir. Nous réunissons pour agir. Il n'y a pas de groupe qui survit s'il n'a pas une activité concrète, pratique, sur le secteur dans lequel il agit. Un groupe dans une usine ou un quartier se réunit pour discuter et armer à tous les camarades dans la politique du parti et pour savoir ce que doit faire chaque militant le jour suivant dans cette usine ou quartier. Combien de contacts du parti avons-nous ? Combien activistes syndicaux nous respectent et sont disposés à discuter avec nous comment organiser l'usine ou que faire dans le syndicat ? Qui se charge de parler avec ces contacts et activistes ? Que proposons nous à chacun de d'eux ? Que nous proposons nous de faire avec la Commission Interne et le Corps de Délégués ? Quelles activités fait le groupe pour développer les campagnes nationales et internationales du parti ? Que peut être fait dans l'entreprise ou dans le quartier, par exemple, pour le Nicaragua ? Et pour des droits de l'homme ? Et contre le FMI ?

La réunion doit répondre à toutes ces questions et distribuer entre les camarades toute l'activité. Un tel parle à tel ou tel travailleur qui nous regarde avec une sympathie politique, et lui passe le journal. Tel autre, qui est très doué pour la question syndicale, parle avec les meilleurs activistes et les passe aussi le journal. Tel autre encore, qui n'a pas encore le courage de parler dans l'usine mais est très ordonné, nous mène l'administration des finances et du journal et essaye de vendre le journal dans son quartier ou à ses parents. Et tous discutent le journal et ses campagnes politiques avec tous les lecteurs, en cherchant par où nous les gagnons pour qu'ils communiquent les positions du parti ou en font la propagande. Si dans l'usine on ne peut pas faire un débat sur Nicaragua, peut-être on peut le faire dans le quartier. Peut-être on parvient à faire un joli débat avec les camarades de l'usine pour expliquer pourquoi il ne faut pas payer la dette si nous voulons qu'on nous augmente les salaires. Les possibilités d'activité sont infinies, mais toutes ont un point en commun : le journal. Précisément parce que le journal est le porte-parole de la politique du parti, et, par cette voie, organise toute notre activité.

Pour cette raison, la construction de nouveaux groupes du parti est médiatisé par la distribution du journal. En général, il sera beaucoup plus facile de faire une réunion si ceux que nous voulons y retrouver connaissent notre politique et notre trajectoire à travers le journal. Et personne n'est vraiment gagné ou en processus de l'être pour le

²¹ Voir l'annexe, point 10.

parti s'il ne veut pas que le parti grandisse, soit amplifié, soit plus fort, en commençant par le premier pas, que de plus en plus de gens lisent notre journal.

Nous avons à peine commencé que nous sommes déjà sur le point de commettre une erreur - dans quelques lieux nous l'avons déjà commis : privilégier les réunions par rapport à l'augmentation de la vente du journal. Nous nous efforçons pour réunir de nouveaux camarades ou réunir à nouveau les anciens *avant* d'avoir fait tous les efforts pour multiplier le nombre de journaux. De cette façon, il est difficile de réunir ce qui est ancien et presque impossible de gagner ce qui est nouveau.

Nous devons faire l'inverse. Nous sortons décidément avec le journal. Nous le vendons comme des fous quant au rythme de l'activité, mais toujours en pensant, en caractérisant et en planifiant le travail. Et nous allons ainsi rencontrer des camarades qui, parfois par initiative propre et parfois parce que nous le lui proposons, s'offrent pour emporter un journal en plus pour le vendre à un camarade ou à une connaissance. Là apparaît le matériel humain avec lequel commencer à construire l'équipe. Dès que nous ayons deux, trois ou quatre camarades *d'une même usine, quartier, collègue ou faculté*, la réunion se transforme en une nécessité réelle, non dans quelque chose imposée par nous.

De là que nous donnons une importance fondamentale à deux tâches clef : le piquet de vente du journal et la liste des lecteurs du journal.

Les piquets de vente du journal doivent être systématiques, semaine après semaine, dans la mesure du possible toujours avec les mêmes camarades. Les travailleurs d'une usine doivent s'habituer à qu'au moins une fois par semaine les socialistes vendent leur presse à la porte. Dans la situation politique actuelle, notre journal se transforme en un point de référence pour des secteurs de la classe ouvrière, même s'ils ne sont pas encore d'accord avec nous. Elles sont déjà nombreuses, les anecdotes de sections d'usines qui commentent notre journal au moment du mat²². Il y a déjà des travailleurs qui nous attendent pour nous acheter le journal. Ils ne sont pas beaucoup de milliers encore, mais ils peuvent arriver à l'être. Nous devons être là. Si nous n'avons pas les forces pour des piquets de vente du journal auprès de toutes les usines, choisissons ceux que puissions toucher ; mais nous devons faire le piquet de façon systématique. Un piquet toutes les semaines dans une usine différente nous sert de peu.

Au fur et à mesure qu'avance la distribution du journal, doit avancer la constitution de listes de ceux qui nous l'achètent. Le piquet de vente dans les gares et les centres commerciaux est très bon pour que le parti gagne la rue, fasse sentir sa présence politique. Mais le plus important est le structurel où nous devons finalement savoir le prénom et le nom de famille et même la direction des acheteurs. Dans les quartiers c'est plus facile. Dans les usines c'est plus difficile, mais non impossible. C'est pourquoi il est très important qu'aillent toujours les mêmes camarades. Il ne convient peut-être pas de demander la première fois le nom de celui qui nous achète le journal. Mais ce serait une erreur mortelle sous-estimer celui qui nous l'a acheté déjà une seconde fois. Ce camarade est déjà presque sûrement un sympathisant du parti ; il peut être un militant en puissance.

Le journal est donc l'outil, le moyen pour la construction du parti, de ses groupes, dans les usines et les quartiers. L'activité commence ici. Par la suite, logiquement, il y a une dialectique. Nous gagnerons de nouveaux camarades qui nous vendront à leur tour plus de journaux. Nous construirons des groupes du parti qui nous en vendront bien davantage. Mais, comme disent les chinois, tout chemin de mille kilomètres commence par le premier pas. Et le premier pas est de vendre le journal.

Les cadres ou les "chefs"

Comme nous avons déjà indiqué, il n'y a pas d'organisme ou groupe du parti qui peut exister s'il n'y a pas le camarade qui est capable de l'armer et de le diriger. Ce camarade est ce que nous appelons le "cadre" ou "chef". Concrètement, nous sommes en mesure d'organiser tant de groupes du parti comme le parti dispose ou parvient à gagner de chefs en condition d'accomplir la tâche.

Les cadres du parti n'occupent pas toujours la même place. Beaucoup de ceux qui ont été d'avant-garde pour la tâche centrale d'une étape deviennent généralement arrière-garde quand change l'étape du parti, et avec elle la tâche centrale. D'autres non, ils continueront à être l'avant-garde. Et de nouveaux cadres apparaîtront qui n'étaient pas en mesure d'assumer la tâche centrale précédente mais sont des léons pour la nouvelle tâche.

Chaque changement d'étape exige un nouvel essai et une sélection des cadres du parti. Dans l'étape dans laquelle nous entrons, cet essai et sélection commence avec la vente du journal et aboutit par la construction des nouveaux groupes du parti. Nous devons essayer tous les camarades qui se postulent pour être cadre et aussi beaucoup qui ne se postulent pas - par timidité ou parce que nous expliquons mal la tâche - mais dont nous pensons quand même qu'ils peuvent être efficaces.

Ceci ne veut pas dire que celui qui ne vend pas d'emblée les 20 journaux n'est pas cadre. Il peut commencer avec moins et augmenter. Il peut être mauvais pour vendre beaucoup de journaux personnellement mais très capable pour obtenir de nouveaux camarades qui les vendent. On peut avoir des combinaisons différentes. La seule chose qui doit être commun, c'est l'enthousiasme, la passion pour augmenter semaine après semaine la vente du

²² L'équivalent de "l'heure du thé" ou de "l'heure du café".

journal. La compréhension politique de la nécessité de le faire ne suffit pas ; sans cette passion il n'y a pas d'avance possible.

Moins encore nous allons exiger que d'entrée il réunisse une nouvelle équipe du parti. Ce que nous allons exiger, c'est davantage de lecteurs et qu'il en établisse la liste. Par la suite se posera la question comment il en gagne quelques uns, comment il les compromet pour qu'ils veuillent être militants du parti, qu'ils commencent à distribuer le journal, ou faire tout autre activité pour le parti parce qu'ils n'ont pas encore le courage de vendre le journal, ou qu'ils commencent à cotiser ; et, finalement, comment il parvient à faire une équipe de quatre ou cinq camarades qui se réunissent de façon cohérente. Ici aussi, il ne faut pas être schématique : d'abord qu'ils vendent et après qu'ils se réunissent. Il est possible que, de tant aller à une usine toutes les semaines, nous commençons à réunir à la sortie à trois ou quatre camarades qui veulent causer avec nous parce qu'ils nous achètent le journal, mais qui ne le vendent pas encore. Dans ce cas, nous devons obtenir très patiemment que cette réunion se transforme un nouveau groupe du parti où tous sortent avec une certaine activité et en vendant le journal. Les variantes sont infinies ; notre pire danger est d'être schématique.

C'est eux qui seront les cadres d'avant-garde du parti dans cette étape. Ceux qui vont vers le dehors, vers la classe et les masses. Ceux qui vont au local pour être politiquement armés pour l'activité et sortent en tourbillon vers les usines, quartiers, collèges et universités. Ceux qui se rendent compte que leur lieu, leur milieu naturel n'est pas le local, la vie interne, mais la classe ouvrière ou le milieu étudiant, ce qui se trouve en dehors du parti.

Cela ne signifie pas qu'eux seulement seront des cadres. Ils sont l'avant-garde, la fleur et la crème du parti dans cette étape. Mais est cadre, tout camarade qui consacre au parti ses efforts, qui se sacrifie tous les jours en donnant des heures et des heures de sa vie à l'activité pour le parti. Cadre est le camarade qui vend très peu de journaux mais qui raffole de faire des graffiti et qui oublie le sommeil pour aller en faire. Ou celui qui tous les jours nous organise le local, lui donne une couche de peinture, obtient des chaises. Ou celui qui est un grand administrateur, tient bien les comptes et contrôle et harcèle les camarades pour qu'ils soient à jour avec les cotisations et le journal. Ou celui qui passe son temps à organiser des rencontres, des loteries, des parties de football ou autres choses dans le genre et obtient de l'argent pour le parti. Ou celui qui est maître dans les piquets de vente aux gares et centres commerciaux, même s'il ne met personne en liste mais qu'il vend des dizaines de journaux et fait sentir ainsi la présence du parti. Ou celui qui nous garantit la ronéo et est à disposition à tout moment pour nous imprimer quelque chose. Ou mille autres activités.

Finalement, il y a des camarades qui sont cadres par leur propre poids, parce qu'ils sont très bons dans une certaine spécialité, même s'ils sont un peu paresseux et se sacrifient moins que le reste. Cadre est un grand caudillo syndical ou de quartier, peut-être sans trop de discipline mais ayant une "claque", reconnu comme dirigeant dans l'usine ou le quartier. Es cadre aussi celui qui est un grand propagandiste vers le dehors, qui aide énormément au parti en donnant des conférences parce qu'il enchante tous ceux qui l'écoutent. Ou un propagandiste vers l'intérieur, qui donne de très bon cours et aide ainsi à former les militants. Ou d'autres variantes, comme de bons auteurs, etc.

Hierarchiser la structure du parti

De ce qui a été dit jusqu'à présent apparaît clairement la différence entre un cadre et un militant de base. Certains militent beaucoup, s'épuisent pour le parti dans toute tâche et/ou accomplissent un rôle important dans la lutte de classes ou dans une certaine tâche spécifique du parti. Les autres sont des camarades qui font leur activité quotidienne dans leur lieu de travail, d'étude ou de quartier, vendent quelques journaux et cotisent pour le parti, mais ne consacrent pas encore au parti tout leur temps libre ni excellent dans une certaine activité. Beaucoup de militants de base finiront par être cadre avec le temps. Une partie des cadres cesseront de l'être. Et nous gagnerons aussi des cadres déjà faits, parce qu'ils se sont formés dans d'autres organisations ou parce que la lutte de classes elle-même les a formés. De toute manière, au fur et à mesure que le parti grandit et devient de masses, nous aurons de plus en plus de militants de base, énormément plus que de cadres.

Les cadres et les militants de base ont, dans un sens, les mêmes droits. Tous ont des organismes du parti dans lesquels discuter et voter ; tous ont le même vote pour choisir les délégués aux congrès du parti, etc. Mais cela ne signifie pas que le parti ne hiérarchise ses militants. Pour nous, le camarade qui se sacrifié de fond en comble pour le parti n'est pas la même chose que celui qui ne le fait pas.

Le cadre a des besoins différents à ceux du militant de base. Le cadre cherche dans le parti non seulement les réponses politiques vers la lutte des classes, mais aussi les réponses internes de tout genre : ligne organisatrice, cours théoriques, etc. Si, par exemple, dans le processus de sortie vers le dehors, nous gagnons dans un quartier à un camarade qui nous vend 3 ou 4 journaux hebdomadaires et est disposé à cotiser, c'est un militant de base. Mais si ce camarade commence à réunir à deux ou trois lecteurs du journal et obtient qu'entre tous ils vendent 15 ou 20 journaux, il est devenu cadre. Immédiatement il va nous demander une orientation de tout genre : Comment organiser les réunions ? Quels sujets discuter ? Comment préparer un rapport international, national ou d'activités ? Quelle activité donner aux camarades qu'il réunit ? Le camarade a déjà commencé à diriger.

De ces deux éléments, le degré de dévouement au parti et les besoins que cela pose, apparaît la hiérarchisation du parti. Un cadre a davantage de hiérarchie qu'un militant de base. De la même façon, un dirigeant régional a davantage de hiérarchie qu'un cadre de base, puisqu'il agit et essaye d'orienter à l'ensemble des cadres et militants d'une régionale et cela lui pose des problèmes supérieurs : élaborer une politique pour toute la régionale, dans ses fronts syndicaux, de quartier et étudiantins ; suivre dans leur ensemble les relations avec les partis politiques de la zone ; garantir les cours et les écoles ; avoir et garantir un plan d'ensemble de finances ; avoir un appareil ; etc. Et ce qui est sa tâche la plus importante : former des cadres.

Et ainsi vers le haut, où se trouvent les camarades les plus hiérarchisés, les dirigeants nationaux. Et plus hiérarchisés encore : les cadres internationaux.

Cette hiérarchisation est semblable dans un sens mais opposée dans un autre à celle qui existe dans une armée. Dans l'armée bourgeoise on monte en hiérarchie bureaucratiquement et *sur décision de la hiérarchie maximale : le commandant en chef*. Et personne ne descend de hiérarchie si ce n'est par une certaine action ou l'honneur est mis en cause ou quelque chose de ce genre. Dans le parti il n'y a pas de hiérarchies permanentes. Quelqu'un descend s'il n'est pas efficace et quelqu'un monte s'il l'est. Un militant est plus ou moins hiérarchisé selon son rendement pour le parti et pour la lutte de classes à chaque moment. Mais la hiérarchisation est faite, en outre, démocratiquement. C'est la base du parti qui choisit les délégués aux congrès et non la direction. Et dans les congrès, ces délégués choisissent la direction.

La hiérarchie des militants se gagne par l'effort et la capacité individuelle, mais elle devient concrète à travers les organismes du parti. Ce qui est hiérarchisé dans le parti sont ses organismes : le Comité Central est l'organisme des dirigeants nationaux ; la direction régionale celui des dirigeants régionaux, etc.

Dans l'étape de recul, défensive du parti, que nous venons de laisser en arrière, nos organismes de base, les locaux, réunissaient dans les assemblées ses cadres et ses militants de base, sans aucune différence. C'était naturel puisque, en étant enfermés dans les locaux, il n'y avait pas de grandes différences entre tous. Mais dans cette nouvelle étape il est nécessaire de hiérarchiser catégoriquement les cadres. Nous devons aller vers deux réunions bien différentes : celle des cadres et celles des équipes de base. La réunion du local doit être des cadres et pour les cadres. Ils doivent avoir, outre cette réunion propre, un traitement privilégié : bulletin interne pour eux et non pour tous les militants ; cours et écoles pour eux, etc. Les militants de base auront leurs réunions propres, dans les quartiers, usines et collèges (et, s'ils veulent le faire, aussi dans le local), sous la direction d'un ou deux cadres.

Comme toute ligne catégorique, principalement si c'est dans le terrain organisateur, cela peut nous mener à de graves erreurs, dont nous alertons dès maintenant. C'est une erreur très grave de séparer des camarades des réunions traditionnelles du local parce que nous ne les considérons pas comme cadres. Et ceci, pour différents motifs :

1. Parce que notre sortie vers le dehors, vers la construction de nouveaux groupes de base du parti, n'en est encore que dans ses premiers pas. Il est très mauvais de sortir un camarade d'un organisme s'il n'existe pas déjà un autre organisme dans lequel l'incorporer. Si nous faisons ainsi, nous allons perdre beaucoup de camarades précieux.
2. Parce que notre sortie vers le dehors étant encore faible, nous n'avons pas encore de critères, de preuves objectives pour savoir qui répond comme cadre et qui non. Nous allons faire la division entre cadres et militants de base dans le laboratoire de nos têtes, au lieu de la faire dans le laboratoire de l'activité du parti et la lutte de classes. Nous allons ainsi perdre beaucoup de cadres en puissance, qui peuvent l'être si nous les orientons et aidons dans leur activité, qui veulent l'être, mais qui ne le sont pas encore.
3. Parce que, comme tout processus, il a une transition. La révolution est d'obtenir que nos réunions se transforment en réunions de cadres *par leur contenu* : on discute, on planifie, on vote et on contrôle l'activité comme si tous étaient cadres. Mais on ne sépare encore personne des réunions de cadres, pour le moment. Celui qui n'est pas à la hauteur de la réunion va s'en rendre compte, et de façon naturelle il changera à des réunions d'un autre type, de base, où il se sent à l'aise.
4. Parce que nous sommes très mauvais pour situer correctement les camarades, comme nous verrons plus loin. Et nous ne devons écarter personne comme cadre jusqu'à avoir fait tous les efforts et l'avoir offert toutes les variantes, situations et stimulants possibles pour qu'il s'enthousiasme et assume à fond une certaine activité de cadre.

Pour cela, dans cette transition, la hiérarchisation des cadres doit être faite selon un critère fondamental : l'enthousiasme, la passion par l'activité. D'abord, la passion pour vendre le journal. Et aussi la passion par tout autre activité dans la lutte de classes et dans la construction du parti.

La grande tâche de la direction : situer les cadres et les militants, les donner l'initiative et les motiver

Il arrive assez souvent que nous écartons comme cadres à des camarades qui militent toute la journée et tous les jours ou qui sont brillants dans un certain aspect du travail du parti, parce qu'ils ne font pas bien l'activité centrale de l'étape : maintenant, par exemple, vendre des journaux et construire des groupes du parti. Nous sommes

contraire à ce qu'on procède ainsi. Si un cadre n'est pas efficace pour le parti, ce n'est pas sa responsabilité, mais celle de la direction régionale, qui n'a pas su le situer dans une activité où il est efficace, ni l'enthousiasmer, le motiver pour l'activité.

Il est très commun que nous soyons unilatéraux, formels, schématiques, administratifs. Que nous prétendons que tous les cadres et militants fassent la même tâche, et de la même façon. Par cette voie, nous permettons que s'éloignent ou ne soient pas du tout efficaces pour le parti, des camarades précieux qui en faisant cette tâche ne servent à rien, ou ne savent pas comment faire, ou ne se sentent pas à l'aise. Si dans une équipe de cadres, par exemple, nous nous trouvons avec le fait que tous font du travail syndical, tous vendent la même quantité de journaux, etc., quelque chose va très mal. Ou bien nous avons écarté déjà d'autres cadres qui avaient des caractéristiques différentes, au lieu de les situer où ils sont efficaces. Ou bien nous forçons tous à faire la même chose et la majorité des camarades se sentent mal à l'aise, sous pression, incommodes, et continuent à militer seulement par discipline et morale ; beaucoup d'entre eux s'approchent à la crise.

La même chose est applicable aux nouveaux groupes du parti que nous formons. Si le cadre de base n'a pas vu la direction régionale l'organiser avec une méthode correcte, il transférera cette même méthode bureaucratique ou administrative envers les nouveaux camarades dans les nouveaux groupes. Là, les résultats néfastes seront vus encore plus vite, précisément parce que les camarades sont nouveaux et ne sont pas encore arrivés au degré de discipline des cadres. Simplement, les camarades penseront : "Je ne sers pas pour ce que me demande le parti", et ils s'éloigneront.

La grande tâche de la direction, au niveau que ce soit, du parti, de la régionale ou du groupe, est **d'organiser l'activité des cadres et des militants. Ceci veut dire : les situer, les donner l'initiative et les motiver.**

Situer signifie détecter les points forts et faibles de chaque camarade et lui proposer une tâche conforme. Ne pas exiger de celui qui est timide qu'il fasse une agitation dans les gares. Ne pas exiger de celui qui ouvre facilement une relation mais est un tourbillon désordonné, de faire le même travail systématique que le camarade qui fait le suivi, qui travaille en profondeur et mord comme un bulldog. Ne pas imposer au camarade qui vend 20 journaux dans le quartier et qui est content quand il parle avec madame Clotilde, la marchande de légumes, qu'il lâche tout et aille faire un piquet de vente à porte d'usine, où il ne vend rien.

Donner l'initiative signifie que, une fois que nous détectons à quoi sert un camarade, en causant avec lui nous nous mettons d'accord sur la tâche qu'il va faire, nous l'induisons à que lui-même pense, propose, fasse des plans. Nous voulons que lui-même ait des idées. Elles seront sûrement bien meilleures que les nôtres. Et si elles ne le sont pas, qu'il fasse l'expérience. Nous devons éviter comme de la peste de réglementer l'activité des camarades, en imposant qu'ils fassent ce qui nous passe par la tête à nous, et de la manière dans laquelle cela nous passe par la tête.

Motiver a un double sens. D'abord, que le camarade fasse la tâche avec goût, qu'il se sente content, réalisé. Qu'il voit que lui-même avance dans la mesure qu'il progresse dans l'activité. Et qu'il fasse *pour le parti* ce qu'il veut faire. Deuxièmement, que le camarade voit que son activité est *utile* au parti, que ses avis sont écoutés et *utiles* pour le parti. Nous sommes des spécialistes de l'insensibilité, de jeter des seaux d'eau froide sur les camarades qui arrivent, tout contents d'avoir fait quelque chose, et auxquels nous ne prêtons pas attention, dont nous ne soulignons pas devant l'équipe l'initiative du camarade, que nous ne félicitons pas pour cette activité, que nous n'aidons pas à tirer les conclusions et à voir comment il peut mieux avancer. Pourquoi ? Parce que cette tâche s'est écartée "de l'écriture sacrée" du moment.

Par exemple, si un camarade veut organiser un championnat de football entre des locaux ou des usines de la régionale, au lieu de le motiver et l'encourager qu'il le fasse et de nous mettre à penser comment le parti peut en profiter pour affirmer les liens de camaraderie, pour discuter informellement sur la marche de l'activité, pour apporter des sympathisants afin de les intégrer plus au parti, pour causer sur la situation dans les usines, etc., sûrement nous pensons à l'envers : nous essayons de le décourager parce que cela ne nous sert pas de façon immédiate pour augmenter le nombre de journaux vendus ou construire des groupes nouveaux. Ce camarade ne va plus jamais avoir une idée, et s'il en a une, il ne va pas la proposer.

Comme nous voyons, cette tâche d'organiser en situant, en donnant initiative et en motivant les camarades, est le contraire des méthodes administratives que nous utilisons souvent. Pour l'administrateur chaque camarade est un numéro, et la même chose passe avec chaque journal placé. On fait un rapport : nous avons autant de cadres, autant de militants, autant de groupes et nous vendons autant de journaux... et c'est tout. Pour le véritable organisateur, chaque cadre, groupe, militant et lecteur du journal est un être humain ou un organisme humain et, pour cela même, différent des autres, tandis que les nombres sont tous égaux.

Seulement en les formant et en aidant à former tous les cadres avec ce critère, pourrions nous avancer vers la construction d'un parti de masses.

Un grand obstacle : notre sectarisme

Pour avancer par le chemin que nous nous proposons, nous avons un grand obstacle : notre sectarisme. Notre parti n'a pas toujours été sectaire. Nous l'avons été dans les débuts, quand nous étions un très petit groupe, mais en allant vers la classe ouvrière nous avons appris et nous avons dépassé le sectarisme. A partir d'alors, jusqu'à la construction du PRT (*La Verdad*)²³, nous avons eu d'autres déviations. Par exemple, nous étions ouvriéristes et nous ne donnions pas d'importance au travail parmi les étudiants, ce qui nous limitait énormément dans nos possibilités de gagner des intellectuels révolutionnaires pour multiplier la formation de cadres. Le sectarisme commence quand le parti devient grand, avec le PST²⁴, qui s'est nourri fondamentalement de l'avant-garde estudiantine qui a lutté contre Onganía, et par la suite, déjà avec des centaines et même des milliers de membres, de l'avant-garde qui apparaît après le Cordobazo et avec les élections de 1973. A partir de 1973 ou 1974 nous découvrons déjà une loi infernale : dans la mesure où nous nous développons, nous devenons plus sectaires.

Nous avons lu des marxistes sages parler de la totalité qu'était la social-démocratie allemande, pour expliquer pourquoi on ne devait pas rompre avec elle ou pourquoi il y avait beaucoup de militants qui ne voulaient pas rompre avec elle. La social-démocratie allemande était un micromonde, qui obtenait des millions de votes, avait des théâtres, des clubs, des syndicats, des bals, des bibliothèques, des clubs de libération sexuelle. Dans son intérieur il y avait des réponses pour presque toutes les inquiétudes et besoins que pouvait avoir une personne. Ici aussi le socialisme, l'anarchisme et le stalinisme étaient des micromondes dans leur époque de splendeur. Ils avaient des groupes de mélomanes (c'est-à-dire, des fanfares et des chœurs), sans compter les clubs et les bibliothèques.

Ces micromondes sont plongés dans le véritable monde, la société capitaliste, horrible, hostile. La vie dans leur sein est beaucoup plus jolie qu'en dehors : on dirait que nous ayons obtenu le socialisme déjà. On forme une tendance centripète ; on veut vivre dans le parti.

C'est une tendance malheureuse : croire que tout est déjà résolu quand rien n'est résolu, puisque la société capitaliste est toujours là, vivante et frétilant de la queue, préparée pour détruire d'un coup de patte le micromonde. C'est ce qui c'est passé avec la social-démocratie allemande : Hitler l'a détruite, elle et ses clubs, ses bibliothèques et ses syndicats.

Cette même tendance est apparue entre nous quand nous sommes devenus un parti de plusieurs milliers. Dans le parti les camarades trouvaient un micromonde, un îlot socialiste dans l'océan capitaliste. Cela n'est que partiellement vrai : nous avons une morale différente et des relations humaines, libres, solidaires et fraternelles, diamétralement opposées à ceux qu'on trouve en dehors du parti. Si un garçon et une fille s'aiment, ils peuvent se mettre en rapport directement et franchement, sans passer par toutes ces démarches hypocrites qu'exige la soi-disant morale bourgeoise. S'il y a des camarades en grève ou sans travail, le parti et les militants sont solidaires avec eux...

Ceci pousse à vivre dans le parti et non à sortir dans un monde "hostile", non fraternel. On commence à aimer plus les réunions que la lutte de classes. Nous utilisons un langage propre, que ne comprend personne qui n'a pas plusieurs mois de parti au moins. Il est très habituel, par exemple, que dans des réunions où il y a des camarades très nouveaux, nous disons "structure" au lieu de lieu de travail, d'étude ou de logement. Nous préférons une festivité du parti qu'un bal fleuri dans un quartier ouvrier. Nous nous inclinons à causer avec des camarades du parti et non avec des travailleurs de dehors. Et mille autres exemples.

Et ce qui est pire, nous ne sommes pas la social-démocratie allemande. Être les sectaires d'un parti avec des millions de votes et des dizaines de milliers d'activistes est grave, mais bien plus compréhensible. Mais être sectaires dans un parti de quelques milliers de militants et qui n'a pas encore une influence de masses, c'est une tragédie. Et chaque fois que nous gagnions 500 militants nouveaux, il y avait un nouvel élan sectaire. Au lieu de continuer à croître, nous nous mettions à vivre vers l'intérieur et faire des 500 nouveaux camarades, 500 nouveaux sectaires.

Le sectarisme se montre, comme nous avons déjà vu, dans la façon administrative de situer les cadres et militant et de leur donner des tâches. Nous ne les situons pas en prenant en considération leur relation avec la société et la lutte de classes, c'est-à-dire en répondant à la question : Que peut faire ce camarade dans son usine, quartier ou collège ? Nous les plaçons en fonction de ce que nous supposons que sont les objectifs votés par la direction : tous à faire des piquets de vente aux usines, par exemple.

Mais le sectarisme se manifeste aussi dans nos relations avec les phénomènes et les courants politiques qui existent dans la société. A cause de cette tendance sectaire, nous n'avons pas pu déployer un travail fort, intense, sur les milliers de nouveaux travailleurs et étudiants, honnêtes et extraordinairement combattifs, qui se retrouvaient dans la JTP, les Montoneros et le classisme dans l'étape précédente. Pour nous, n'importe qui n'était pas du parti ou ne nous donnait pas d'emblée raison était un petit bourgeois, notre ennemi contre-révolutionnaire et ennemi de la classe ouvrière. Sont très peu les camarades que nous avons pu gagner pour notre parti, de ces milliers de lutteurs

²³ Le PRT - Parti Révolutionnaire des Travailleurs - à connu en 1968 une scission dont le secteur dirigé par Nahuel Moreno éditait le journal *La Verdad* tandis que l'autre s'est orienté vers la guérilla (l'ERP).

²⁴ Parti Socialiste des Travailleurs

d'avant-garde, bien que ce bilan ne doive pas nous dissimuler la raison décisive de notre échec : la force déconcertante du péronisme.

Cette tendance sectaire se manifeste à nouveau maintenant, au fur et à mesure que nous croissons. Il s'avère très difficile pour nous de faire que les camarades prennent avec enthousiasme le travail d'aller vers le PI, le PC, Franja Morada. Cela ne nous passe pas par la tête que le parti socialiste révolutionnaire qui a déjà une certaine force, comme le nôtre, doit avoir des militants dans toutes les autres organisations. Et si nous ouvrons le dialogue avec quelqu'un d'une autre organisation, nous nous désespérons pour le gagner rapidement et individuellement, en le qualifiant durement si nous ne l'obtenons pas, au lieu de le laisser mûrir, de le traiter avec respect et de respecter son propre rythme de développement. Nous devons combattre cette tendance sectaire. Si nous ne la vainquons pas, le parti se bloque et finit par rétrocéder.

La lutte contre le sectarisme est impossible si nous n'avons pas une sécurité et une confiance absolues en nos positions et en notre classe. Si nos positions sont correctes et si est correcte la phrase de Marx que "*la libération des travailleurs sera œuvre des travailleurs eux-mêmes*", nous devons savoir que la majorité des camarades des autres partis avec lesquels nous traitons dans notre activité quotidienne, tôt ou tard vont être de notre parti. Tout travailleur, tout salarié, tout étudiant plébéien ou avec des inquiétudes progressistes, va venir ou du moins peut venir vers notre parti. Si ce n'est pas le mois qui vient, ce sera dans un an, deux ans, trois ans... A la fin du chemin, nous allons nous retrouver, parce que le chemin de notre parti est celui qu'au fonds tous, avec une plus grande ou plus petite conscience, cherchent et veulent parcourir.

Nous ne parlons pas des vieux cadres ankylosés dans les appareils staliniens ou syndicaux, ou dans la pourriture de l'appareil péroniste ou radical. Ceux-là ont déjà des intérêts propres, qui sont mesurés dans la majorité des cas en pesos ou en dollars. Mais nous parlons, bien sûr, de ceux qui sympathisent avec eux ou sont leurs militants ou cadres moyens, parce qu'ils croient honnêtement qu'ils combattent ainsi contre l'impérialisme et l'oligarchie, ou pour les libertés démocratiques et contre les génocides, ou pour une amélioration dans le niveau de vie des travailleurs, ou même pour le socialisme. Certains pourraient même être dans notre parti mais ils nous voient sans perspective parce que nous sommes petits, nous obtenons peu de votes, aucun état ouvrier nous soutient...

Notre parti a tout en commun avec ces camarades. Nous voulons la même chose qu'ils veulent. Ne les considérons pas des ennemis parce qu'ils sont avec une autre organisation (ou ils sont sans parti). Nos ennemis et l'ennemi de la classe ouvrière et de la révolution sont leurs partis et leurs dirigeants. Eux sont nos camarades de lutte.

Imaginons un jeune stalinien plein d'inquiétudes. Il est dans le PC parce qu'il croit que c'est le meilleur parti de gauche, celui qui est plus à gauche. Ou il se rend déjà compte qu'il n'est pas tellement à gauche, mais il croit que c'est le seul qui peut obtenir des résultats positifs. Ou il est là parce que le PC défend Nicaragua. Si nous avons confiance dans notre classe, dans nos camarades de lutte, pour nous ce jeune stalinien est formidable. C'est un candidat ferme pour militer avec nous dans notre parti, une fois qu'il fasse l'expérience avec le sien... Pourvu que nous ne soyons pas sectaires avec lui.

Que discuterait un sectaire ? Que le stalinisme a trahi la révolution espagnole, que le PC argentin a été partenaire de Videla, que Víctor Manuel III, roi de l'Italie, a donné l'ordre de l'Annunziata à Staline, que Staline a trahi la révolution chinoise. Ce jeune ne sait pas qui est Víctor Manuel ni qui est Chiang Kai Shek. De la guerre civile espagnole il connaît seulement les chansons. Et sur la politique du PC face à Videla, il n'est pas convaincu qu'elle a été ainsi, parce que sinon, il aurait déjà rompu avec son parti.

Un non sectaire commencerait par avoir des relations politiques claires mais fraternelles et lui proposerait l'unité d'action. **Clarté** : nous sommes totalement en désaccord avec la politique de ta direction. **Fraternité** : nous sommes des lutteurs de la classe ouvrière et tu es, pour moi, un camarade de lutte. **Unité d'action** : En quoi pouvons nous travailler ensemble ? Nous faisons quelque chose ensemble pour le Nicaragua ? Nous soutenons ensemble une grève ? Nous combattons ensemble contre l'expulsion de ce camarade à toi du secondaire qu'on a expulsé parce qu'il vendait "Qué pasa"²⁵ ?

Si nous allons comme sectaires, ce jeune va nous considérer comme des pédants, des vifs, qui ne gagnent personne, qui ne sont que des affectionnés de la discussion, qui veulent gagner des discussions (ce qui serait vrai dans ce cas). C'est un défaut grave. Jamais un socialiste révolutionnaire ne donne l'impression qu'il veut gagner une discussion. Il essaye toujours de démontrer qu'il veut des accords pratiques pour faire quelque chose, pour qu'avance le mouvement ouvrier et de masses.

Mais pour faire cela, il faut avoir de la confiance en ce jeune stalinien. Nous dire à nous-mêmes : "*Quel jeune merveilleux ! Les staliniens l'ont gagné mais je vais être plus capable qu'eux*". Ne nous fâchons pas, ne l'écrasons pas dans la polémique. Nous discutons, oui, de façon permanente, mais à cheval de propositions d'action commune. Tôt ou tard le processus historique va à notre faveur et va nous ramener ce jeune stalinien à nos rangs.

Ne parlons pas du terrible que peut être le sectarisme si, au lieu de s'agir d'un militant, nous nous lançons à polémiquer pour gagner la discussion avec les centaines de milliers de travailleurs de base péronistes, avec les

²⁵ Titre du journal du Parti Communiste

centaines de travailleurs alfonsinistes, sympathisants du PC ou d'IMP²⁶, avec lesquels nous dialoguons dans notre activité quotidienne.

Le captage et le danger opportuniste

Seulement en dépassant le sectarisme nous triompherons dans ce qui, dans l'ensemble, est la grande tâche que nous nous proposons : capter pour le parti. L'autre face du sectarisme est l'opportunisme : nous ne nous présentons pas devant tout le monde comme du MAS²⁷. Nous le faisons seulement quand le camarade sera déjà près du parti. S'il est d'un autre parti, ou s'il nous dit qu'il ne veut rien savoir avec les partis, nous ne menons pas la lutte politique et tombons dans des relations confuses, peu claires, ou directement dans des déviations. Par exemple, s'il est activiste syndical, nous faisons avec lui seulement du syndicalisme. Nous ne pouvons pas capter ainsi.

Comment capter ? Simple comme bonjour : à toute personne qu'on veut capter on dit : *"Regarde, je veux que tu entres au parti"*. Partout où nous allons, en saluant nous ajoutons : *"Je suis du MAS"*. Nous ne devons pas avoir honte de dire que nous sommes du MAS, ni d'offrir le journal, ni de demander de l'argent pour le parti. Beaucoup, à notre surprise, nous répondront : *"C'est ce que j'attendais, que tu m'offres ton journal ou que tu m'invites à ton parti"*. Il ne faut pas non plus être sectaire s'ils nous répondent que non. Nous continuons à être aussi fraternels que toujours, et une fois que par mois, nous lui insistons à nouveau : *"Tu es sûr que tu ne veux pas entrer au parti ?"*

Il est fondamental de créer ces reflets anti-opportunistes et anti-sectaires dans le parti. Le reflet de que, quand nous parlons avec quelqu'un, nous nous présentons comme du MAS et nous lui offrons le journal. Tout le monde doit savoir que nous sommes du MAS et que nous voulons le gagner pour le MAS.

Récemment il y a eu une grande grève où le parti a pris part à fond et l'a dirigée. Pendant toute la grève nous n'avons pas profité de la réunion permanente des travailleurs autour de la marmite populaire et nous n'avons pas fait de publicité, ni des cours ou des colloques du parti. Il n'y avait personne qui disait : *"Camarades, mon parti vous soutient à fond, je parle au nom de mon parti et je propose d'entrer dans mon parti"*. Le camarade de direction qui y allait a commencé à donner des cours et à les colloques mais il apparaissait comme quelque chose de mystérieux : tout le monde savait qu'il était du MAS, mais le seul qui ne disait pas qu'il était du MAS était lui.

Nous avons discuté et nous 'avons dit : *"On capte... en captant"*. Au jour suivant, dans le cours il a dit : *"Regardez, camarades, je donne des cours parce que je suis du MAS et le plan que j'ai, franchement, est de vous capter tous pour mon parti quand nous terminerons le cours"*. La réponse a été : *"Il y a longtemps que nous attendions cela"...* Cela a été le premier grand captage que nous avons fait dans les derniers temps.

Nous devons obtenir ce reflet, comme le PC ou le PI : la première chose qu'ils font est de demander : *"Tu es affilié ? Non ? Alors, affine toi"*. Le stalinisme ajoute : *"Viens au local, réunis toi avec nous"*. Nous devons avoir cette même obsession : gagner pour le parti.

Pour cela il faut avoir de l'habileté. Obtenir que les gens nous fassent confiance, se sentent à l'aise avec nous, ne pas être embêtant. Ne pas nous mettre d'impératifs. Parce qu'il est très fréquent que nous sommes d'abord très timides pour lui proposer le captage et, une fois que nous le lui proposons, nous commençons à le poursuivre. Nous n'essayons pas de voir si vraiment il veut entrer ou non au parti, s'il veut ou ne veut pas faire quelque chose pour le parti. Souvent des camarades n'entrent pas au parti ou s'en vont du parti parce que nous sommes plus embêtant que les évangélistes. Il ne remarque pas que nous agissons selon ce que lui il veut faire et ce que lui il pense, et non selon ce que nous voulons et nous pensons.

Avec celui qui n'est pas convaincu qu'il ne faut pas payer la dette nous discutons et discutons. Nous devrions faire à l'envers : chercher un autre sujet ; peut-être qu'il entre par le biais des droits de l'homme, ou pour renverser la bureaucratie, ou parce qu'il voit que nous luttons contre Alfonsín (et il haït Alfonsín parce qu'il est gorille). Et il peut être un grand camarade du parti, même si pendant un temps il nous embête dans toutes les réunions avec l'histoire qu'il faut payer la dette parce que les dettes sont une question d'honneur.

Il y a beaucoup de camarades qui ne veulent pas venir au parti ou à ses réunions. Comme ils nous respectent ou sont nos amis, ils tournent autour du pot pour ne pas dire non. Au fond, ils espèrent que nous leur disions que s'ils ne veulent pas venir, qu'ils ne viennent pas et que nous resteront toujours des amis et des camarades. Cela non plus nous ne savons pas le faire. Nous allons toujours à un des deux pôles : ou nous avons une peur bleue de leur dire qu'ils entrent au parti ou nous les embêtons de manière insupportable pour qu'ils entrent.

Une autre chose que nous ne savons pas faire est de capter en groupe. Quand nous entrons en contact avec un groupe, nous allons aussi aux extrêmes : ou nous voulons les gagner un par un, individuellement, ou nous ne proposons jamais au groupe dans son ensemble d'entrer au parti, ou nous commettons les deux erreurs en même temps.

Si nous voulons capter individuellement dans un groupe, par exemple de 5 ou 6 travailleurs qui se réunissent avec nous à la sortie de l'une usine et qui nous achètent le journal parce qu'ils voient que nous les soutenons contre les patrons et la bureaucratie, nous détruisons le groupe. Nous en gagnons un mais le groupe se divise. Tôt ou tard,

²⁶ Intransigeance et Mobilisation Péroniste

²⁷ Movimiento Al Socialismo, "le parti" dont il est question dans toute cette brochure.

les autres savent qu'un d'eux se réunit séparément avec le parti. Ils ne comprennent pas pourquoi. Commence la méfiance. *"Pourquoi ils n'invitent pas tous ? Pourquoi ils se réunissent derrière notre dos ? Ne voudront-ils pas nous utiliser sans que nous nous rendions compte ?"* Avec ce climat nous ne pouvons déjà plus capter personne.

Mais très souvent nous allons à l'autre extrême : par crainte de perdre, nous ne nous lançons pas à capter à tout le groupe. Nous pensons : *"Si je le propose maintenant, des 5 ou 6 camarades seulement deux ou trois vont accepter. Il vaut mieux attendre un peu plus de temps, jusqu'à ce que tous soient mûrs"*. Souvent nous perdons tous.

Nous avons appris des camarades américains du Socialist Workers Party qu'on ne gagne jamais sans perdre. (Voyez l'importance d'une Internationale ! : entre autres choses on apprend beaucoup.) Il y a des occasions pour capter, comme pour tout autre chose. Toute personne et tout groupe humain a un processus : s'ils viennent vers nous et nous ne les saisissons pas à temps, ils s'en vont ou, exceptionnellement, ils restent en tournant en rond. Mais dans le groupe, pas tous ont la même dynamique ni mûrissent en même temps pour être captés. Nous devons avoir le courage, la sérénité de savoir que, quand nous proposerons au groupe que voulons les capter, nous allons perdre quelque chose.

Si nous avons un groupe de cinq camarades, nous choisissons le moment de proposer l'entrée au parti et nous nous disons : *"Il y en a cinq. Je propose qu'ils entrent au parti. Si j'en perds seulement un, c'est excellent. Si j'en perds deux, c'est bon. Si j'en perds trois c'est déjà mauvais, mais pire est rien ; gagner seulement deux n'est pas une catastrophe. Le problème est terminé : je vais définir la situation"*. Ensuite, avec tranquillité, nous devons faire un bilan pour apprendre. Nous voulions en gagner quatre et nous en gagnons seulement deux. Pourquoi ? Nous nous sommes dépêché trop ? Nous avons laissé passer le meilleur moment et nous l'avons proposé trop tard ? Nous avons mal caractérisés les camarades ? Nous n'avons pas bien fait le travail politique ? C'étaient seulement des relations syndicales ou d'amitié ? Etc. Nous apprenons ainsi et la prochaine fois il nous va aller mieux.

THESES SUR LA STRUCTURE, LES METHODES ET L'ACTION DES PARTIS COMMUNISTES

III^{ème} Congrès de l'Internationale Communiste (Sélection)²⁸

Ces thèses ont été approuvées en juin 1921 par le Troisième Congrès de l'Internationale Communiste - la III^{ème} Internationale. Elles correspondent donc à une époque où, sous l'impact du triomphe de la révolution bolchevique de 1917, les vieux partis socialistes réformistes (qui étaient de masses) se divisent en faisant naître les nouveaux partis communistes révolutionnaires. Même si on peut ne pas être d'accord, à plus de 60 années de distance, avec une ou plusieurs de ces thèses, elles sont un texte "classique" que tout scientifique socialiste doit connaître au moment d'élaborer une réponse politique-organisatrice aux nouveaux besoins et possibilités que nous pose la situation révolutionnaire de notre pays. Tel est notre objectif en publiant cette sélection.

I. Généralités

1. L'organisation du Parti doit être adaptée aux conditions et aux buts de son activité. Le Parti communiste doit être l'avant-garde, l'armée dirigeante du prolétariat pendant toutes les phases de sa lutte de classes révolutionnaire, et pendant la période de transition ultérieure vers la réalisation du socialisme, ce premier degré de la société communiste.

2. Il ne peut pas y avoir une forme d'organisation immuable et absolument convenable pour les partis communistes. Les conditions de la lutte prolétarienne se transforment sans cesse et, conformément à ces transformations, les organisations d'avant-garde du prolétariat doivent aussi chercher constamment les nouvelles formes convenables. Les particularités historiques de chaque pays déterminent aussi des formes spéciales d'organisation pour les différents partis.

Mais ces différenciations ont une certaine limite. La similitude des conditions de la lutte prolétarienne dans les différents pays et dans les différentes phases de la révolution prolétarienne constitue, malgré toutes les particularités existantes, un fait d'une importance essentielle pour le mouvement communiste. C'est cette similitude qui donne la base commune de l'organisation des partis communistes de tous les pays. (...)

3. La plupart des partis communistes ainsi que l'Internationale Communiste, comme ensemble du prolétariat révolutionnaire du monde entier, ont ceci de commun dans les conditions de leur lutte qu'ils doivent lutter contre la bourgeoisie encore régnante.

La victoire sur celle-ci, la conquête du pouvoir arraché à la bourgeoisie, constitue pour ces partis et pour cette Internationale le but principal déterminant.

L'essentiel donc, pour tout le travail d'organisation des Partis Communistes dans les pays capitalistes, est donc d'édifier une organisation qui rende possible la victoire de la révolution prolétarienne sur les classes possédantes et qui l'affermisse.

5. (...) Une bonne direction suppose en outre de la manière la plus absolue la liaison la plus étroite avec les masses prolétariennes. Sans cette liaison, le Comité directeur ne guidera jamais les masses, il ne pourra dans le meilleur cas que les suivre.

Ces relations organiques doivent être obtenues dans les organisations du Parti communiste au moyen de la centralisation démocratique.

II. La centralisation démocratique

6. La centralisation démocratique dans l'organisation du Parti communiste doit être une véritable synthèse, une fusion de la centralisation et de la démocratie prolétarienne. Cette fusion ne peut être obtenue que par une activité permanente commune, par une lutte également commune et permanente de l'ensemble du Parti.

La centralisation dans le Parti communiste ne doit pas être formelle et mécanique ; ce doit être une centralisation de l'activité communiste, c'est-à-dire la formation d'une direction puissante, prête à l'attaque et en même temps capable d'adaptation.

Une centralisation formelle ou mécanique ne serait que la centralisation du « pouvoir » entre les mains d'une bureaucratie en vue de dominer les autres membres du parti ou les masses du prolétariat révolutionnaire extérieures au parti.

²⁸ La sélection et les soulignés, ainsi que le paragraphe d'introduction, ont été repris de l'annexe de l'édition originale "Problemas de Organización". Sur internet (www.marxists.org) on trouve le texte complet des thèses en français (dont nous avons profité pour cette édition).

III. Le devoir de travail des communistes

8. Le Parti Communiste doit être une école de travail du marxisme révolutionnaire. C'est par le travail quotidien commun dans les organisations du Parti que se resserrent les liens entre les différents groupements et entre les différents membres.

Dans les Partis communistes légaux il manque encore aujourd'hui la participation régulière de la plupart de membres au travail politique quotidien. C'est leur plus grand défaut et la cause d'une incertitude perpétuelle de leur développement.

9. Le danger qui menace toujours un Parti ouvrier qui fait ses premiers pas vers la transformation communiste est de se contenter de l'acceptation d'un programme communiste, de remplacer dans sa propagande sa doctrine précédente par celle du communisme et de substituer seulement aux fonctionnaires hostiles à cette doctrine, des communistes. Mais l'adoption d'un programme communiste n'est qu'une manifestation de la volonté de devenir communiste. S'il ne s'y ajoute point d'actions communistes et si, dans l'organisation du travail politique, la passivité de la masse des membres est maintenue, le Parti n'accomplit pas la moindre partie de ce qu'il a promis au prolétariat par l'acceptation du programme communiste. Car la première condition d'une sérieuse réalisation de ce programme, c'est l'entraînement de tous les membres au travail quotidien permanent.

L'art de l'organisation communiste consiste à utiliser tout et tous pour la lutte prolétarienne des classes, à répartir rationnellement parmi tous les membres du Parti le travail politique et à entraîner par leur intermédiaire de plus grandes masses du prolétariat dans le mouvement révolutionnaire, à maintenir fermement dans ses mains la direction de l'ensemble du mouvement, non pas par la force du pouvoir, mais par la force de l'autorité, c'est-à-dire celle de l'énergie, de l'expérience, de la capacité et de la tolérance.

10. Tout Parti communiste doit donc, dans ses efforts pour n'avoir que des membres véritablement actifs, exiger de chacun de ceux qui figurent dans ses rangs qu'il mette à la disposition de son parti sa force et son temps dans la mesure où il peut en disposer dans les circonstances données et de consacrer toujours au parti le meilleur de soi. Pour être membre du Parti Communiste, il faut d'une façon générale, avec la conviction communiste, cela va sans dire, accomplir aussi les formalités de l'inscription tout d'abord éventuellement comme candidat, ensuite comme membre. Il faut payer régulièrement les cotisations établies, l'abonnement au journal du Parti, etc. *Mais le plus important, c'est la participation de chaque membre au travail politique quotidien.*

11. Tout membre du Parti doit d'une façon générale, en vue du travail politique quotidien, être incorporé dans un petit groupe de travail : dans un comité, une commission, un bureau, un collège, une fraction ou un noyau. Ce n'est que de cette manière que le travail politique peut être réparti, dirigé et accompli régulièrement.

Il va sans dire qu'il faut aussi prendre part aux réunions générales des membres des organisations locales. Il est mauvais, dans des conditions légales, de chercher à remplacer ces réunions périodiques par des représentations locales ; il faut au contraire que tous les membres soient obligés d'assister régulièrement à ces réunions. Mais cela n'est point du tout suffisant. La seule préparation régulière de ces réunions suppose un travail fait dans de petits groupes ou par les camarades spécialement désignés, de même que la préparation de l'utilisation efficace des réunions générales des ouvriers, manifestations et actions de masses du prolétariat. *Les tâches multiples de cette activité ne peuvent être tentées et réalisées avec intensité que par de **petits groupes**.* Sans ce travail, constant, quoique trivial, de l'ensemble des membres, réparti dans le grand nombre de petits groupes ouvriers, les efforts les plus zélés dans la lutte de classe du prolétariat ne peuvent que rendre vaines toutes tentatives pour influencer ces luttes ; elles ne peuvent pas entraîner la concentration nécessaire de toutes les forces vivantes révolutionnaires en un Parti communiste uni et capable d'agir.

12. Il faut fonder des noyaux communistes pour le travail quotidien dans différents domaines de l'activité politique du Parti pour l'agitation à domicile, pour les études du Parti, pour le service de la presse, pour la distribution de la littérature, pour le service des nouvelles, pour celui des liaisons, etc.

Les noyaux communistes sont des groupes pour le travail communiste quotidien dans les entreprises et dans les ateliers, dans les syndicats, dans les associations prolétariennes, dans les unités militaires, etc., partout où il y a au moins quelques membres ou quelques candidats du Parti communiste(...)

13. C'est une tâche particulièrement difficile pour un Parti de masses communiste que d'établir le devoir général de travail dans le Parti *et l'organisation de ces petits groupes de travail*. Et certes, on ne saurait accomplir cette tâche en une nuit, car elle exige une persévérance infatigable, une réflexion mûre et beaucoup d'énergie.

Ce qui est particulièrement important, c'est que cette réorganisation soit accomplie dès le début avec le plus grand soin et après mûre réflexion. Il serait trop facile de répartir dans chaque organisation tous les membres suivant un schéma formel en petits noyaux et d'inviter ces noyaux à agir dans la vie quotidienne du Parti. Un tel

début serait pire que l'inaction. Il provoquerait aussitôt la méfiance et l'éloignement des membres du Parti contre cette importante transformation.

Il faut recommander que les dirigeants du parti élaborent d'abord après consultation approfondie avec des organisateurs assidus, les premières lignes directrices de cette transformation. Les organisateurs doivent être en même temps des communistes absolument convaincus et zélés et être exactement renseignés sur l'état du mouvement dans les différents centres principaux du pays. Après quoi les organisateurs ou les comités d'organisation, qui ont reçu les instructions nécessaires, doivent se mettre à préparer régulièrement le travail sur le lieu même, ils doivent choisir et désigner les chefs de groupes et prendre les premières mesures immédiates en vue de cette transformation. L'on doit ensuite poser des tâches tout à fait définies et concrètes devant les organisations, les groupes d'ouvriers, les noyaux et les différents membres, et l'on doit le faire de telle façon que ces tâches leur apparaissent utiles, désirables et pratiques. S'il est nécessaire on peut encore leur montrer par des exemples pratiques comment il faut s'y prendre pour exécuter les tâches. Et ce faisant, on doit surtout leur faire comprendre contre quelles erreurs ils doivent se garder tout spécialement.

14. (...) En tout cas on ne doit pas aveuglément détruire le châssis de l'ancienne organisation avant que la nouvelle ne se soit, pour ainsi dire, stabilisée.

Mais durant tout ce travail la tâche fondamentale du travail d'organisation communiste doit être partout poursuivie le plus énergiquement possible. Cela exige de grands efforts – non seulement de la part des organisations illégales. Jusqu'à ce qu'il y ait en réalité un large réseau de noyaux, de fractions et de groupes ouvriers à tous les points vitaux de la lutte de classe prolétarienne, jusqu'à ce que chaque membre du parti puissant et conscient de ses buts prenne part au travail quotidien révolutionnaire et que cet acte de participation devienne pour les membres une question d'habitude naturelle, jusqu'à ce moment-là, le parti ne doit se permettre aucun repos dans ses efforts en vue de l'exécution de cette tâche.

15. Cette tâche fondamentale d'organisation oblige les organes dirigeants du parti à guider continuellement et à influencer systématiquement le travail du parti et à le faire d'une façon complète et sans intermédiaires. Il en résulte pour les camarades qui sont à la tête des organisations de parti l'obligation d'entreprendre les labeurs les plus divers. L'organe central dirigeant du parti communiste doit non seulement veiller à ce que tous les camarades en général soient occupés, mais il doit encore leur venir en aide, diriger leur travail selon un plan ordonné et en connaissance pratique de cause, en les orientant dans la bonne voie à travers toutes les conditions et circonstances spéciales. Dans sa propre activité le centre doit également tâcher de trouver les erreurs commises et, en se basant sur l'expérience acquise, toujours chercher à améliorer ses méthodes de travail, en ne perdant en même temps jamais de vue le but de la lutte.

17. La reddition des comptes est un devoir des plus indispensables pour les organisations communistes. Il s'impose aussi bien à toutes les organisations et à tous les organes du Parti, qu'à chaque membre individuellement. La reddition de comptes doit être accomplie régulièrement à de courts intervalles. Il faut à cette occasion, faire des rapports sur l'accomplissement des missions spéciales confiées par le Parti. Il importe d'accomplir ces redditions de comptes d'une façon tellement systématique qu'elle s'enracine dans le mouvement communiste comme une de ses meilleures traditions.

IV. Propagande et agitation

20. Notre tâche la plus importante avant le soulèvement révolutionnaire déclaré, est la propagande pour l'agitation révolutionnaire. Cette activité et son organisation est menée souvent encore, pour la plus grande partie, à l'ancienne manière formaliste. Par des manifestations occasionnelles, par des réunions de masses et sans souci particulier du contenu révolutionnaire concret des discours et des écrits.

La propagande et l'agitation communiste doit avant tout prendre racine dans les milieux les plus profonds du prolétariat. Elle doit être engendrée par la vie concrète des ouvriers, par leurs intérêts communs particulièrement par leurs luttes et efforts.

Ce qui donne le plus de force à la propagande communiste est son contenu révolutionnarisant. A ce point de vue, il faut toujours considérer le plus attentivement possible les mots d'ordre et l'attitude à prendre à l'endroit des questions concrètes dans des situations diverses. Afin que le parti puisse toujours prendre une juste position, il faut donner un cours d'instruction prolongé et complet non seulement aux propagandistes et agitateurs de profession, mais encore à tous ses autres membres.

21. Les formes principales de propagande et d'agitation communistes sont : entretiens personnels verbaux, participation aux combats des mouvements ouvriers syndicaux et politiques, action par la presse et la littérature du

parti. Chaque membre d'un Parti légal ou illégal doit d'une façon ou d'une autre prendre part régulièrement à cette activité.

La propagande personnelle verbale doit être menée en premier lieu en guise d'agitation à domicile organisée systématiquement et confiée à des groupes institués spécialement dans ce but. Pas une seule maison, située dans la sphère d'influence de l'organisation locale du parti ne doit rester en dehors de cette agitation. Dans les villes plus importantes, une agitation de rue spécialement organisée au moyen de placards et de feuilles peut souvent avoir de bons résultats.

En outre, dans les usines et les ateliers on doit organiser une agitation personnelle régulière, menée par les noyaux ou fractions de parti et accompagnée de distribution de littérature.(...)

22. Quand la propagande communiste se fait dans les pays capitalistes où la majorité du prolétariat n'a encore aucun penchant révolutionnaire conscient, il faut chercher des méthodes d'action toujours plus parfaites pour aller au-devant de la compréhension de l'ouvrier pas encore révolutionnaire mais commençant à le devenir, et pour lui ouvrir l'entrée dans le mouvement révolutionnaire.

La propagande communiste doit se servir de ses principes dans les différentes situations pour soutenir l'esprit de l'ouvrier, pendant sa lutte intérieure contre les traditions et les tendances bourgeoises, mais qui sont pour lui un élément de progrès révolutionnaire.

En même temps la propagande communiste ne doit pas se borner aux demandes ou espérances des masses prolétaires telles qu'elles sont aujourd'hui, c'est-à-dire restreintes et indécises. Les germes révolutionnaires de ces demandes et espérances ne forment que le point de départ qui nous est nécessaire pour les influencer. Car c'est seulement dans cette combinaison qu'on peut expliquer au prolétariat d'une façon plus compréhensible le communisme.

23. Il faut mener l'agitation communiste parmi les masses prolétariennes de telle manière que les prolétaires militants reconnaissent notre organisation communiste comme celle qui doit diriger loyalement et courageusement, avec prévoyance et énergie, leur propre mouvement vers un but commun.

A cette fin, les communistes doivent prendre part à tous les combats spontanés et tous les mouvements de la classe ouvrière et prendre sur soi de sauvegarder les intérêts des ouvriers dans tous leurs conflits avec les capitalistes au sujet de la journée de travail, etc. Les communistes doivent, ce faisant, s'occuper énergiquement des questions concrètes de la vie des ouvriers, les aider à se débrouiller dans ces questions, attirer leur attention sur les cas d'abus les plus importants, les aider à formuler exactement et sous une forme pratique leurs revendications aux capitalistes et en même temps développer chez eux l'esprit de solidarité et la conscience de la communauté de leurs intérêts et de ceux des ouvriers de tous les pays comme d'une classe unie et qui constitue une partie de l'armée mondiale du prolétariat.

Ce n'est qu'en prenant constamment part à ce menu travail quotidien absolument nécessaire, en apportant tout son esprit de sacrifice dans tous les combats du prolétariat, que le « Parti Communiste » peut se développer en vrai parti communiste. Ce n'est que par ce travail que les communistes se distingueront de ces partis socialistes de pure propagande et d'enrôlement qui ont fait leur temps et dont l'activité ne consiste qu'en réunions de membres, en discours sur les réformes et en exploitation des impossibilités parlementaires. La participation consciente et dévouée de toute la masse des membres d'un parti à l'école des combats et des différends quotidiens entre les exploités et les exploités sont les prémisses indispensables non seulement de la conquête, mais dans une mesure encore plus large de la réalisation de la dictature du prolétariat. Ce n'est qu'en se plaçant à la tête des masses ouvrières dans leurs guérillas constantes contre les attaques du capital que le parti communiste peut devenir capable de devenir cette avant-garde de la classe ouvrière, d'apprendre systématiquement à diriger de fait le prolétariat et d'acquiescer les moyens de préparer consciemment l'expulsion de la bourgeoisie.

24. Les communistes doivent être mobilisés en grand nombre pour prendre part au mouvement des ouvriers surtout pendant les grèves et les lock-out et les autres licenciements en masse.

Les communistes commettent une faute très grave s'ils s'en rapportent au programme communiste et à la bataille révolutionnaire finale pour prendre une attitude passive et négligente ou même hostile à l'égard des combats quotidiens que les ouvriers livrent aujourd'hui pour des améliorations, même peu importantes, de leurs conditions de travail. Si menues et modestes que soient les revendications pour la satisfaction desquelles l'ouvrier est déjà prêt aujourd'hui à entrer en lutte contre les capitalistes, les communistes ne doivent jamais en prendre prétexte pour se tenir à l'écart du combat.

Notre activité d'agitation ne doit pas donner lieu à croire que les communistes sont des instigateurs aveugles de grèves stupides et autres actions insensées, mais nous devons mériter partout parmi les ouvriers militants la renommée des meilleurs camarades de combat.

26. Il n'y a rien à espérer d'aucune espèce d'entretiens avec les chefs des syndicats, de même qu'avec ceux des différents partis ouvriers social-démocrates et petits-bourgeois. Contre ceux-là on doit organiser la lutte avec toute son énergie. Mais le seul moyen sûr et victorieux de les combattre consiste à détacher d'eux leurs adeptes et à montrer aux ouvriers l'aveugle service d'esclaves que leurs chefs social-traîtres rendent au capitalisme. On doit donc, autant que possible, mettre d'abord ces chefs dans une situation où ils seront obligés de se démasquer, et les attaquer, après ces préparatifs, de la façon la plus énergique.

Il ne suffit nullement de jeter simplement à la face des chefs d'Amsterdam l'injure de "jaune". Leur caractère de "jaunes" doit être montré en détail et par des exemples pratiques. Leur activité dans les unions d'ouvriers, au Bureau International du Travail de la Ligue des Nations, dans les ministères et les administrations bourgeoises, leurs paroles trompeuses dans les discours prononcés aux conférences et aux parlements, les passages essentiels de leurs nombreux articles pacificateurs dans des centaines de journaux et de revues, mais surtout, leur manière hésitante et oscillante de se conduire quand il s'agit de préparer et de mener à bien même les moindres mouvements de salaire et les combats d'ouvriers, tout cela offre chaque jour l'occasion d'exposer la conduite déloyale et de trahison des chefs d'Amsterdam et de les marquer du nom de "jaunes". On peut le faire en soumettant des propositions, des motions et par des discours formulés tout à fait simplement.

Il faut que les noyaux et fractions du parti réalisent systématiquement les tâches pratiques. Les communistes ne doivent pas se laisser arrêter par les explications de la couche inférieure de la bureaucratie syndicale, qui cherche à se défendre de sa faiblesse – qui apparaît parfois, malgré toute sa bonne volonté – en en rejetant le blâme sur les statuts, les décisions des conférences et les ordres reçus de leurs comités centraux. Les communistes doivent constamment réclamer de cette couche de la bureaucratie des réponses claires et lui demander ce qu'elle a fait pour écarter les obstacles qu'elle allègue et si elle est prête à combattre avec les ouvriers pour leur destruction.

28. Les communistes doivent aussi toujours de mieux en mieux apprendre à attirer pour toujours dans la sphère d'influence du parti les ouvriers non-organisés et non-conscients. Nos noyaux et fractions doivent tout faire pour faire naître le mouvement parmi ces ouvriers, pour les faire entrer dans les syndicats et pour leur faire lire notre journal. On peut se servir également d'autres unions ouvrières en qualité d'intermédiaires pour propager notre influence (comme, par exemple, les sociétés d'instruction et les cercles d'études, les sociétés sportives, théâtrales, les unions de consommateurs, les organisations des victimes de la guerre, etc.).

(...) Les organisations communistes de la Jeunesse et des Femmes peuvent, elles aussi, grâce à leurs cours, aux soirées de conférences, aux excursions, aux fêtes, aux pique-niques des dimanches, etc., éveiller d'abord dans beaucoup de prolétaires restés encore indifférents aux questions politiques, l'intérêt pour une vie d'organisation commune et ensuite les attirer pour toujours et leur faire prendre part de cette façon à un travail utile à notre parti (par exemple, la distribution des feuilles, proclamations et autres, la répartition des journaux du parti, des brochures, etc.).

C'est par une participation active aux mouvements communs que ces ouvriers seront le plus facilement délivrés de leurs tendances petites-bourgeoises.

29. Pour conquérir les couches semi-prolétariennes de la masse ouvrière et en faire des sympathisants au prolétariat révolutionnaire, les communistes doivent surtout utiliser la contradiction de leurs intérêts, socialement opposés aux grands propriétaires de biens fonciers, aux capitalistes et à l'Etat capitaliste. Ils doivent, au moyen d'entretiens continuels, débarrasser ces couches intermédiaires de leur défiance envers la révolution prolétarienne. Pour arriver à ce résultat, il faudra parfois mener sa propagande pendant un temps assez long. (...)

Il faut caractériser les ennemis les plus proches, ceux que les exploités connaissent, comme leurs oppresseurs, par leur propre expérience ; il faut les caractériser comme les représentants personnifiant le crime du capitalisme tout entier. Les propagandistes et agitateurs communistes doivent utiliser à l'extrême et d'une façon compréhensible pour tous, tous les éléments et faits quotidiens qui mettent la bureaucratie d'Etat en conflit direct avec l'idéal de la démocratie petite-bourgeoise et de "l'Etat du droit".(...)

V. Organisation des luttes

31. Pour un Parti communiste, il n'y a pas de moment où l'organisation du Parti puisse rester politiquement inactive. L'utilisation organique de toute situation politique et économique et de toute modification de cette situation doit être élevée au degré d'une stratégie et d'une tactique organisées.

Si le Parti est encore faible, il est cependant en mesure de profiter d'événements politiques ou de grandes grèves qui ébranlent toute la vie économique, pour mener une action de propagande radicale systématiquement et méthodiquement organisée. Une fois qu'un Parti a pris sa décision dans une situation de ce genre, il doit mettre en mouvement pour cette campagne, avec la dernière énergie, tous ses membres et toutes les branches de son mouvement.

En premier lieu, il faudra utiliser toutes les liaisons que le Parti s'est créées par le travail de ses noyaux et de ses groupes de propagande pour organiser des réunions dans les principaux centres politiques ou grévistes, réunions dans lesquelles les orateurs du Parti devront montrer aux assistants que les principes communistes sont le moyen de sortir des difficultés de la lutte. (...)

S'il y a espoir de gagner la majorité – ou tout au moins une grande partie des participants à la réunion – à nos principes, ceux-ci devront être formulés dans des propositions et résolutions bien rédigées et adroitement motivées. (...)

Selon les situations, les mots d'ordre pratiques devront être portés à la connaissance des masses ouvrières intéressées, au moyen d'affiches et de petites feuilles volantes, ou encore au moyen de tracts détaillés remis directement aux combattants et sous lesquels le communisme est éclairé par des devises d'actualité adaptées à la situation. (...) Les tracts détaillés devront être répandus autant que possible seulement dans les lieux couverts, dans les ateliers, dans les habitations et d'une façon générale *partout où on peut attendre une attention soutenue*.

(...) Les journaux du Parti doivent constamment mettre à la disposition de ce mouvement la majeure portion de leurs colonnes et leurs meilleurs arguments ; l'ensemble de l'appareil du parti devra d'ailleurs pendant tout le temps que durera le mouvement être entièrement et sans relâche au service de l'idée générale qui l'anime.

33. Les partis communistes qui jouissent déjà d'une certaine solidité intérieure, qui disposent d'un groupe de fonctionnaires éprouvés et d'un nombre de partisans considérable dans les masses, doivent tout faire pour détruire au moyen de grandes campagnes l'influence des chefs socialistes-traîtres et pour amener la majorité des ouvriers sous la direction communiste.

Les campagnes doivent être organisées différemment selon que les luttes actuelles permettent au Parti communiste d'agir comme guide du prolétariat et de se mettre à la tête du mouvement ou que règne une stagnation momentanée. La composition du Parti sera aussi un élément déterminant pour les méthodes d'organisation des actions.

C'est ainsi que pour gagner, plus que cela n'était possible dans les différentes circonscriptions, les couches socialement décisives du prolétariat, le Parti Communiste Unifié d'Allemagne comme jeune Parti de masses *recourut au moyen dit de la "lettre ouverte"*. Afin de démasquer les chefs socialistes-traîtres, le Parti Communiste s'adressa, à un moment où la misère et les antagonismes de classe s'aggravaient, aux autres organisations du prolétariat pour exiger d'elles une réponse nette devant le prolétariat à la question de savoir si elles étaient disposées, avec leurs organisations apparemment si puissantes, à entreprendre la lutte commune, d'accord avec le Parti Communiste, pour les revendications minima, pour un misérable morceau de pain et contre la misère évidente du prolétariat.(...)

34. Si le Parti Communiste est obligé d'essayer de prendre en main la direction des masses à un moment où les antagonismes politiques et économiques sont surexcités et provoquent de nouveaux mouvements et de nouvelles luttes, on peut renoncer à établir des revendications particulières et adresser des appels simples et concis directement aux membres des partis socialistes et des syndicats, les invitant à ne point éviter les luttes nécessaires contre les entrepreneurs, même en dépit des conseils de leurs chefs bureaucrates, étant donné la grande misère et l'oppression croissante, afin de n'être pas poussés à la perte et à la ruine complète. (...)

Il faudra prouver quotidiennement que le prolétariat ne saurait plus continuer à subsister sans ces luttes et que néanmoins les anciennes organisations cherchent à les éviter et à les empêcher.

Les fractions syndicales et professionnelles doivent sans cesse faire appel dans les réunions à l'esprit de combat de leurs camarades communistes en leur faisant comprendre clairement qu'on ne saurait plus hésiter. Mais l'essentiel pendant une campagne de ce genre est la concentration et l'unification organique des luttes et des mouvements provoqués par la situation. (...)

La tâche principale de l'organisation consiste à faire ressortir partout ce qu'il y a de commun entre tout et ces différentes luttes pour pouvoir ainsi arriver en cas de besoin à une lutte générale par des moyens politiques.(...)

Si le mouvement, par suite de sa généralisation et de l'entrée en action des organisations patronales et des autorités publiques, prend un caractère politique, il faut aussitôt commencer la propagande et la préparation administrative en vue de l'élection vraisemblablement possible et nécessaire de soviets ouvriers ; au cours de ce travail, tous les organes du Parti doivent faire ressortir avec la plus grande intensité l'idée que ce n'est que par des organes semblables de la classe ouvrière, sortis directement des luttes ouvrières, que le véritable affranchissement du prolétariat peut être obtenu, avec le mépris qui convient pour la bureaucratie syndicale et ses aides du Parti socialiste.

35. Les partis communistes déjà suffisamment forts, et en particulier les grands partis de masses, doivent par des mesures prises à l'avance être toujours prêts à de grandes actions politiques. (...)

Sans ce contact le plus étroit possible entre le Parti et les masses prolétariennes travaillant dans les grandes et moyennes entreprises, le Parti Communiste ne saurait réaliser de grandes actions de masses et des mouvements véritablement révolutionnaires.

VI. La presse du parti

36. (...) Tout parti communiste doit avant tout avoir un organe central autant que possible quotidien.

37. (...) une attitude inflexible dans toutes les questions sociales prolétariennes procurera aux journaux de nos Partis de masses une force et une considération absolues. Notre journal ne doit pas servir à satisfaire le goût du sensationnel ni l'amusement d'un public varié. Il ne doit pas concéder à la critique des littérateurs petits-bourgeois ou des virtuoses du journalisme pour se créer une clientèle de salon.

38. Un journal communiste doit avant tout défendre les intérêts des ouvriers opprimés combattants. Il doit être notre meilleur propagandiste et agitateur, le propagandiste dirigeant de la révolution prolétarienne.

Notre journal a pour tâche de réunir les expériences acquises au cours de l'activité de tous les membres du Parti et d'en faire comme un guide politique pour la révision et l'amélioration des méthodes d'action communiste. (...)

39. (...) Il ne suffit pas d'être un agitateur et un recruteur zélé pour le journal, il faut encore en devenir un collaborateur utile. Il faut l'informer au plus vite de tout ce qui mérite d'être remarqué, du point de vue social et économique, dans la fraction syndicale et dans le noyau, depuis l'accident du travail jusqu'à la réunion professionnelle, depuis les mauvais traitements des jeunes apprentis jusqu'au rapport commercial de l'entreprise. Les fractions syndicales doivent le renseigner sur toutes les réunions, et sur les décisions et les mesures les plus importantes prises par ces réunions, par les secrétariats des Unions, ainsi que sur l'activité de nos adversaires. (...)

La commission de rédaction doit traiter avec le plus grand amour et le plus grand zèle ces informations sur la vie des ouvriers et des organisations ouvrières et les utiliser ou bien comme brèves communications donnant à notre journal le caractère d'une véritable communauté de travail vivante et puissante ou bien pour, à la lumière de ces exemples pratiques de la vie quotidienne des ouvriers, rendre compréhensibles les enseignements du communisme, ce qui constitue la voie la plus rapide pour arriver à rendre vivante et intime l'idée du communisme aux grandes masses ouvrières. (...)

40. L'élément essentiel de l'activité de la presse de combat communiste c'est la participation directe aux campagnes menées par le Parti. Si à un certain moment l'activité du Parti est concentrée dans une campagne déterminée, le journal du Parti doit mettre au service de cette campagne toutes ses colonnes, toutes ses rubriques et non seulement les articles de fond politiques. La rédaction doit trouver dans tous les domaines du matériel pour entretenir cette campagne et pour en alimenter, sous la forme la plus convenable, tout le journal.

VII. La structure d'ensemble du parti

43. Pour l'extension et la consolidation du Parti, on ne devra pas établir des divisions d'après un schéma formel, géographique. Il faudra surtout tenir compte de la structure réelle, économique et politique, des régions en question et des moyens techniques de communication. La base de ce travail doit être surtout dans les capitales et dans les centres prolétariens de la grande industrie.

Au moment de l'organisation d'un nouveau Parti, on constate souvent dès le début des efforts tendant à étendre le réseau des organisations du Parti sur tout le pays. Malgré les forces très limitées à la disposition des organisateurs, on s'applique souvent à les disperser néanmoins aux quatre vents. La force d'attraction et la croissance du Parti sont ainsi affaiblies. (...)

45. (...) Dans les organisations locales du Parti, les membres doivent être répartis en vue du travail quotidien du Parti dans les différents groupes de travail. Dans les organisations plus grandes, il peut être utile de réunir ces groupes de travail en différents groupes collectifs. Dans un même groupe collectif, il faut, en règle générale, inclure tous les membres qui, à leur poste de travail ou d'une façon générale dans leur existence quotidienne, se rencontrent et viennent le plus souvent en contact entre eux. Le groupe collectif a pour tâche de distribuer le travail général du Parti parmi les différents groupes de travail, de recevoir les rapports des préposés, de former des candidats pour le Parti dans leur milieu, etc.

46. Le Parti dans son ensemble, est sous la direction de l'Internationale Communiste. (...)

47. Le Comité Central du Parti (conseil central ou commission) est responsable devant le congrès du Parti et devant la direction de l'Internationale Communiste. Le Petit Comité central, ainsi que le Comité complet ou élargi, le conseil ou la commission sont élus, en règle générale, par le congrès du Parti. (...)

(...) les opinions tactiques divergentes de caractère sérieux ne doivent pas être opprimées aux élections à la direction centrale. Au contraire, il faut faire en sorte que ces opinions divergentes soient représentées au Comité Directeur par leurs meilleurs défenseurs. La direction étroite doit cependant être cohérente dans ces conceptions et pour être ferme et assurée, elle ne doit pas se baser seulement sur son autorité propre, mais aussi sur une majorité solide évidente et nombreuse dans l'ensemble du Comité directeur.

Grâce à une constitution aussi large de sa direction centrale, le grand Parti légal aura bientôt assis son Comité Central sur la meilleure des bases : une discipline ferme et la confiance absolue des membres ; en outre, il pourra ainsi combattre et guérir les maladies et les faiblesses qui peuvent apparaître parmi les fonctionnaires ; il pourra éviter également l'accumulation de ces sortes d'infections dans le Parti (...).

48. Chaque Comité du Parti doit établir dans son sein une division du travail efficace afin de pouvoir mener effectivement le travail politique dans les différents domaines. Sous ce rapport, il peut apparaître nécessaire d'instituer, pour certains domaines, des directions spéciales (par exemple, pour la propagande, pour le service du journal, pour la lutte syndicale, pour l'agitation dans les campagnes, pour l'agitation parmi les femmes, pour la liaison, pour l'assistance révolutionnaire etc.). Les différentes directions spéciales sont soumises, ou bien à la direction centrale, ou au Comité régional du Parti. (...)

50. Les directives et les décisions des organes dirigeants du Parti sont obligatoires pour les organisations subordonnées et pour les différents membres.

La responsabilité des organes dirigeants et leur devoir de se protéger contre les retards et les abus de la part des organisations dirigeantes ne peuvent être déterminés que formellement et en partie. Plus leur responsabilité formelle est petite, par exemple, dans les partis illégaux, et plus ils doivent chercher à connaître l'opinion du reste des membres du Parti, à se procurer des informations solides et régulières et à ne prendre de décisions propres qu'après mûre et sérieuse réflexion.

51. Les membres du Parti doivent dans leur action publique agir toujours en membres disciplinés d'une organisation combattante. Lorsque des divergences d'opinion se produisent sur la manière la plus correcte d'agir, on doit décider sur ces divergences autant que possible avant l'action, au sein des organisations du Parti et n'agir qu'après avoir pris cette décision. Afin que toute décision du Parti soit appliquée avec énergie par toutes les organisations et par tous les membres, il faut appeler autant que possible les masses du Parti à la discussion et à la décision des différentes questions.

(...) Mais, même si cette décision de l'organisation ou de la direction du Parti est erronée selon l'avis de certains membres, ceux-ci ne doivent jamais oublier dans leur action publique que la pire infraction disciplinaire et la faute la plus grave qu'on puisse commettre pendant la lutte, c'est de rompre l'unité de front commun ou même de l'affaiblir.

C'est le devoir suprême de tout membre du Parti de défendre contre tous l'Internationale Communiste. Celui qui oublie cela et qui, au contraire, attaque publiquement le Parti ou l'Internationale Communiste doit être traité comme un adversaire du Parti. (...)

VIII. La liaison du travail légal avec le travail illégal

53. Des variations fonctionnelles peuvent se produire selon les différentes phases de la révolution dans la vie courante d'un Parti communiste. Mais, au fond il n'y a pas de différence essentielle dans la structure que doivent s'efforcer d'obtenir un parti légal et un parti illégal.

Le Parti doit être organisé de telle sorte qu'il puisse s'adapter promptement aux modifications des conditions de la lutte.

(...) Ce serait la plus grande faute de se préparer exclusivement pour les soulèvements et les combats de rues ou pour les périodes de plus grande oppression. Les communistes doivent accomplir leur travail révolutionnaire préparatoire dans toutes les situations et être toujours prêts à la lutte, car il est souvent presque impossible de prévoir l'alternance des périodes d'éveil et d'accalmie ; on ne pourrait profiter de cette prévision pour réorganiser le Parti parce que le changement est d'habitude trop rapide et arrive même souvent tout à fait par surprise.

59. L'organisateur communiste doit voir à l'avance tout membre du Parti et tout militant révolutionnaire dans son rôle historique futur de soldat de notre organisation de combat, pendant l'époque de la révolution.

Ainsi il peut l'appliquer à l'avance, dans le noyau dont il fait partie, au travail correspondant le mieux à son poste et à son service futurs. Son action actuelle doit toutefois constituer un service utile en soi et nécessaire à la lutte présente, et non pas seulement un exercice, que l'ouvrier pratique ne comprendrait pas immédiatement ; mais cette activité est en partie aussi un exercice en vue des exigences les plus essentielles de la lutte finale de demain.

TABLE DES MATIERES :

Préface	3
Comment nous organiser dans la nouvelle situation révolutionnaire ?.....	4
I Théorie et histoire de l'organisation ouvrière révolutionnaire	5
L'importance de l'organisation	5
Le changement dans les organisations de masses.	6
Le changement dans l'organisation du parti socialiste révolutionnaire.....	7
Marx.....	8
La social-démocratie.....	9
Le parti bolchevique	9
La fin du parti unique de la classe ouvrière	10
Le stalinisme	11
II. Révolutionner l'organisation du parti.....	12
Une nouvelle direction du mouvement ouvrier apparaît.....	13
Reconquérir notre espace politique.....	13
Le reste de la "gauche" court avec handicap.....	14
Le parti devant une occasion historique.....	15
Nous sommes sur un croisé de chemins.....	16
Les groupes du parti.....	18
Le journal.....	19
Les cadres ou les "chefs"	20
Hiérarchiser la structure du parti.....	21
La grande tâche de la direction : situer les cadres et les militants, les donner l'initiative et les motiver	22
Un grand obstacle : notre sectarisme	24
Le captage et le danger opportuniste.....	26
Thèses sur la structure, les méthodes et l'action des partis communistes	28
I. Généralités	28
II. La centralisation démocratique	28
III. Le devoir de travail des communistes.....	29
IV. Propagande et agitation.....	30
V. Organisation des luttes	32
VI. La presse du parti.....	34
VII. La structure d'ensemble du parti.....	34
VIII. La liaison du travail légal avec le travail illégal.....	35